

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

36



Une invitation au voyage, voilà ce qu'est, pour nous, le numéro des mois d'été. C'est partir en esprit, voyager dans le temps, dans trois pays bien connus, partager les découvertes, les étonnements de ces voyageurs, loin de nous dans le temps (le premier en 940). Botaniste, historien,

médecin, artiste, consul, ou simple voyageur, ils sont d'abord des curieux, ils regardent autour d'eux et partagent ce qu'ils voient, édifiant, pour nous, une mémoire irremplaçable.

Voici certains de leurs textes, certaines de leurs histoires, pour nous accompagner dans nos vacances, studieuses, paresseuses ou simplement voyageuses. L'essentiel, c'est de voir, au-delà de toute mélancolie, que le voyage, même par procuration, est un moyen de transport magique. Donc, bonne lecture, bon voyage et bonnes vacances.

La parole nous appartient

Espace historique

Par monts et par vaux, un voyageur récalcitrant, saint Augustin

Marie-Claire Micouleau 3

Écrivain public

Lettre de Barbarie Abbé Poiret 11

Algérie découverte Théophile Gautier 14

Homme singulier

Esclave en Barbarie Antoine Galland 17

La princesse Aumoni Jean-André Peyssonnel 19

Au Maroc avec le docteur Linarès Roland Lebel 21

Le voyage

Le diplomate et le hammam Laugier de Tassy 24

Voyage dans l'Atlas William Lemprière 27

Le parfait touriste Alphonse Métérié 29

Au bonheur des villes

Des villes et des murs Ibn Hauqal 31

Deux opinions sur Sfax Ibn Battuta 33

Un consul au XVIII^e siècle à Alger, Vallière Présenté par Lucien Chaillou 34

La ville de Maroc Jules Erckmann 36

Le jardin des arts

Des peintres-reporters avec le duc d'Orléans Anne-Marie Briat 38

Les Chemins de mémoire

Je me souviens de l'Oued Sbiba Docteur L. Carton 43

Une visite chez des colons tunisiens Paul Arène 45

Brève

Comme vous l'avez vu, il y a voyage et voyage... 48

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle: Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,

Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot.

Trésorier: Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord:

actif: à partir de 6 € (40 F), *bienfaiteur*: à partir de 15 € (100 francs), *donateur*: 37 € (250 francs)

Abonnement à Mémoire Plurielle: *adhérent*: 13 € (80 F) *non adhérent*: 15 € (100 F).

Le numéro: 5 € (30 F).

Réalisation: Coriat

Impression: Promoprint

Commission paritaire: n° 0106G.78 541 ISSN: 1 284-43 221

Par monts et par vaux, un voyageur récalcitrant, saint Augustin

Marie-Claire Micoulean

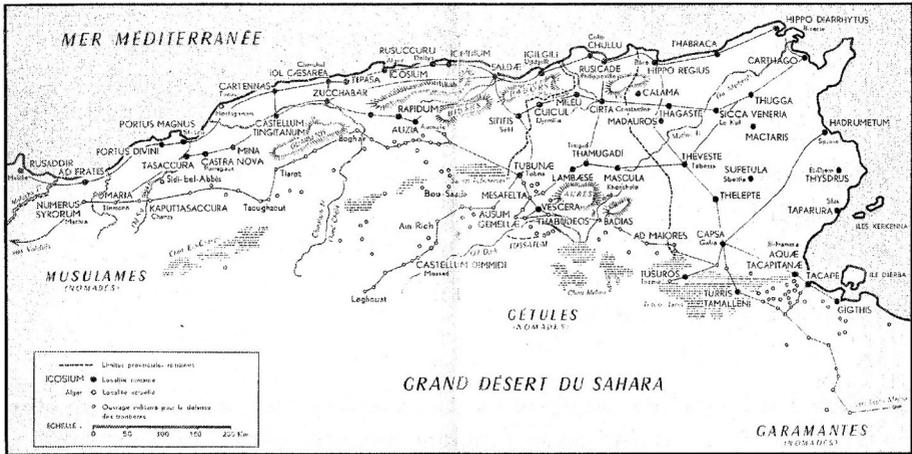
L'évêque d'Hippone n'a jamais caché son aversion pour les voyages quelles qu'en soient ses raisons: coût, dangers, mauvais temps, état de santé... Cependant, malgré ses réticences, son activité débordante a exigé de lui de nombreuses courses, par tous les temps. Si nous voulions suivre une chronologie exacte des déplacements d'Augustin, nous serions étonnés de l'image qu'il a voulu donner de lui-même, un évêque-ermite. Othmar Perler, professeur à l'université de Fribourg, s'est appliqué à énumérer, par ordre chronologique, les voyages antérieurs à l'épiscopat (avant 395) et les voyages durant l'épiscopat (soit de 395 à 430). Et il ne lui a pas fallu moins de 270 pages! recensées par le père Jean-Paul Périer-Muzet de l'Abbaye Saint-Benoit de Port-Valais en Suisse*. L'étude considérable qu'il a consacrée à saint Augustin, nous a été d'un grand secours.

Augustin est né, comme chacun sait, à Thagaste (aujourd'hui Souk-Ahras), petite cité située sur le versant sud des monts de la Medjerda, à l'intersection de plusieurs voies romaines où transitent les *cursus publici*, (voitures de la poste romaine) et les lourds transports militaires, aussi bien que les transports particuliers (les *lecticae*) réservés aux voyageurs de condition.

Deux voies, notamment, passent par Thagaste: Hippone-Carthage et Carthage-Cirta (Constantine). Augustin garde de son enfance le souvenir du bruit de ton-

nerre que font, en sortant des écuries, les chars au lourd chargement, sur les gros pavés. Il fréquentera d'abord Madaure, cité épiscopale florissante, entourée d'oliveraies. Madaure est, dès le quatrième siècle, une cité dont les témoignages archéologiques sont aujourd'hui plus éloquents que ceux de Thagaste, dont le site reste à fouiller. C'est aussi la patrie

* Les oeuvres complètes de saint Augustin ont été numérisées par ses soins et l'on peut commander le CD-Rom au père Dominique Stolzob, Chapelle Notre-Dame du Vorbourg CH-2800 Delémont (JU).



Itinéraire des voyages de saint Augustin

d'Apulée, le célèbre rhéteur, auteur d'anecdotes mythologiques qu'Augustin trouvera plus tard bien frivoles !

Puis c'est Carthage, la grande métropole de l'Afrique romaine, une étape majeure dans le parcours intellectuel d'Augustin. 259 km, de Thagaste à Carthage, un voyage éprouvant en raison du relief, longues vallées à traverser, monts à franchir, obstacles pénibles, mal-

gré les prouesses techniques dans lesquelles les Romains sont passés maîtres. Il s'y rendra fréquemment et fera de nombreux allers et retours Hippone-Carthage, dans le cadre de ses prédications, de ses célèbres controverses anti-manichéennes, ou de ses participations aux conciles.

« Comme une route terrestre, dit le Seigneur, reçoit le nom de route publique quand elle est beaucoup fréquentée et offre ainsi beaucoup d'at-

traits ; de même, au point de vue spirituel, la voie large est celle où se rassemble la multitude des hommes qui s'abandonnent aux vices. Donc, mes bien-aimés, fuyez la voie large... »

Les Romains ont construit en Afrique un remarquable réseau routier, routes secondaires (*viae vicinales*) reliant entre elles les grandes routes publiques (*viae*



Inscription sur les thermes d'Antonin à Carthage

publicae), enjambant les rivières et les fleuves, préférant les lignes droites, évitant le fond des cuvettes. Le tracé routier s'installe à mi-pente ou en bordure de côte, à flanc de coteau, parce qu'un découvert offre trop de facilités au brigandage. L'Afrique du Nord, de la Proconsulaire à la Mauritanie, comprend des populations nomades dont l'approvisionnement se fait en rançonnant ou égorgeant le voyageur. On voit que les horizons de l'Atlas algérien fourmillaient déjà pour le Berbère Augustin, de dangers tout aussi réels que ceux de la guérilla islamiste!

Les voyages d'Augustin totalisent un nombre de kilomètres considérable: d'Hippone à Cirta (Constantine) en passant par Calama (Guelma) ou par Thubursicu (Khamissa), de Carthage à Hippone en passant par Sicca (Le Kef). Carthage-Utique ou Carthage-Hippo Diarrytus (Bizerte). Les miles représentent des journées de route, sachant que le seul trajet Thagaste-Hippone lui demande deux jours de route avec ses 78 km de lacets et de cuvettes!

Augustin, comme tout voyageur, a le choix entre la route à pied, la monture (du cheval au mulet selon ses moyens), la voiture légère (*la vereda*) ou moyenne (*la rbeda* ou *le cursus*). La route à pied n'est possible qu'avec un chargement réduit et en été.



Le *decumanus*, à Timgad, venant du camp militaire de Lambèse et allant jusqu'au sud de la Numidie

Mais le piéton est à la merci des mauvaises rencontres. Augustin, dont la constitution est relativement fragile, craint la fatigue et l'extinction de voix; il n'entreprend ce genre de déplacement qu'en sachant pouvoir se reposer dans les auberges, les *mansiones*, les *tabernae* ou *hospitia* qui deviendront plus tard des *fondouks*; mais elles n'ont pas toujours très bonne réputation et les anecdotes viennent parfois émailler les sermons ou les lettres.

Le cheval est considéré comme une monture de luxe et, de ce fait, rejeté par Augustin qui a fait profession de pauvreté évangélique. Pourtant, en bon Numide, il n'ignore pas l'art de l'équitation. Le mulet



Charrette légère à quatre roues, que traîne un mulet. Seules les deux roues du côté gauche sont représentées

ou l'âne sont ses montures habituelles mais sans étrier (les Romains ne connaissaient pas l'étrier). Il devient difficile, avec l'âge, de monter ou de descendre d'une telle hauteur. C'est pourquoi Augustin se déplaça aussi en voiture. A partir du règne de Constantin, il eut parfois le droit d'utiliser le *cursus* pour se rendre à un synode ou à un concile, mais certains ironisèrent sur ces nouveaux profiteurs des transports publics. La *rheda*, char à 4 roues tiré par 8 mulets, sera désormais utilisée par Augustin qui ne pourra ainsi échapper aux cahots des ornières, aux obstacles de la route, racines, pierres, pentes qu'évite d'habitude le coursier.

L'une des plaies du voyage antique est le brigandage: les « circoncillions » dressent des pièges et fondent sur leurs proies au cri de *Deo Laudes* pour les dépouiller de leurs biens et parfois les tuer.

L'appât de l'argent n'est pas seul en cause. Le nationalisme opposé à l'envahisseur romain vient aussi justifier ces attaques à la hache ou à la fronde. Heureusement pour le voyageur, de nombreuses *mutationes* (relais où l'on change les

La tenue des pèlerins

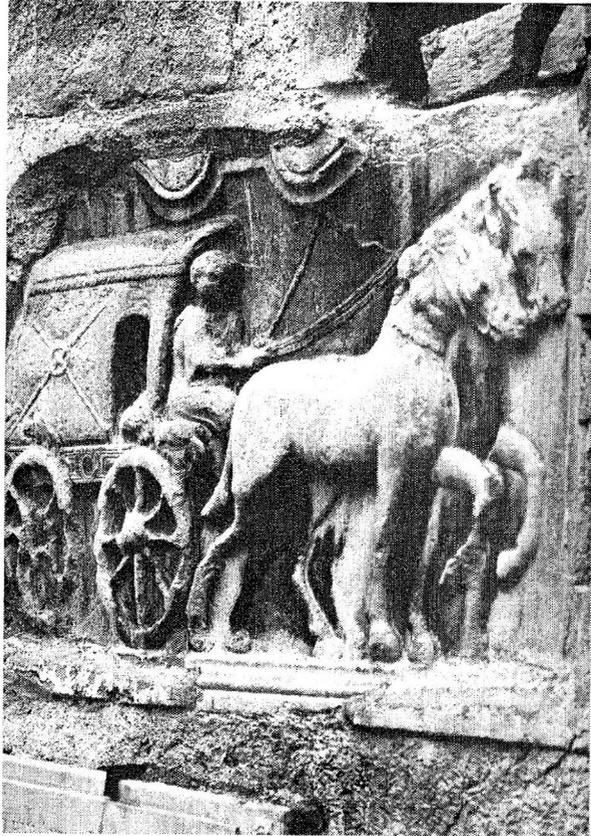
Les pèlerins se déplacent en groupes, par mesure de sécurité et par nécessité, notamment pour un évêque auquel l'aide d'un secrétaire est précieuse. On chante, on aime se saluer entre voyageurs que l'on croise au hasard des détours du chemin. Chaussé de solides *calceamentae*, on porte l'hiver la pèlerine de laine (*la burra*) par-dessus la tunique de lin, en été la *paenula*, manteau traditionnel du voyageur. Augustin aurait bien voulu suivre les préceptes de Luc: ni bourse, ni besace, ni souliers, tel son ami Alypius marchant pieds nus sur les routes glacées d'Italie. Mais il devait se ménager et il avait instauré une règle pour une tenue ni recherchée, ni négligée. Un léger bagage lui était évidemment nécessaire, ne serait-ce que les tablettes et la monnaie destinée aux gîtes payants, quand il ne trouvait pas d'hospices ou d'églises ouvertes de nuit. Les disciples d'Emmaüs ont dit au Seigneur: « Reste avec nous car le jour tombe. Le Seigneur semblait résolu à poursuivre sa route, mais ils l'ont retenu et le Seigneur s'est manifesté dans la fraction du pain. Ce que le doute leur avait pris, l'hospitalité le leur a rendu ».

Augustin a souvent bénéficié de cette hospitalité recommandée par le Christ; et il l'a mise en pratique dans sa maison épiscopale pour accueillir les pèlerins de passage.

animaux de trait), des fortins et des tours de guet viennent jalonner les chemins et rendent les trajets de plus en plus sûrs. Cependant, les déplacements offrent aussi des agréments, pour le dépaysement, le plaisir des rencontres, la beauté de certains paysages et saint Augustin, toute sa vie, préférera les voies terrestres, que ce soit l'axe Hippone-Carthage par le littoral ou par la route de l'intérieur.

Mais « *A maris periculis libera nos, Domine!* » il a bien fallu prendre la mer par deux fois, d'Afrique en Italie et d'Italie en Afrique.

Augustin ne rapporte pas vraiment les conditions matérielles de ses deux traversées de 383 et 388. Cependant, il émaille ses écrits d'expressions maritimes et de détails techniques. C'est un navire marchand lourd (*navis oneraria*) qui l'amène jusqu'en Italie. Les *naves orariae* pratiquaient le cabotage le long du littoral, itinéraire qu'Augustin évitait à cause de ses dangers et de ses imprévus : les passagers restent sur le pont, à la merci de la pluie, du vent, du froid. Dans tous les cas, la force du vent conditionne la durée du trajet (une dizaine de jours pour 1000 km en ligne droite). Quand les conditions météorologiques se gâtent, roulis, tan-



Un *cursus publicus*, lointain ancêtre de nos diligences

gage, tourbillons et lames, passant par-dessus bord, révoltent les estomacs et transissent les voyageurs ainsi que le pilote (le *gubernator*). Autre sujet de révolusion, la *sentina*, la cuve qui sert à recueillir les eaux usées et qu'il faut vider à l'aide d'une cruche. Les marins se donnent du courage pour ramer, en chantant le *céléumé* rythmé et cadencé (un chant qui deviendra plus tard le chant des forçats).

Les épisodes tragiques ne manquent pas à la navigation des anciens. Augustin sait



L'arrivée
d'un cabriolet
(le *cisium*)
à l'auberge

D'est en ouest, le decumanus, ses pavés et ses ornières.

Tipasa on a tout dit sur ces ruines d'un petit port du temps des Romains. De quel plus tendre et de plus élégant manteau pouvaient rester recouverts ces vestiges dorés? Riant linceul... Les senteurs du maquis de Tipasa, armoises, lentisques... l'absinthe blanche dans la lumière qui grise. Les signes de l'odorat viennent avant l'ouïe. L'esplanade du forum dont les dalles brûlent sous le soleil. Le chih ou thym des colons pousse, entre les dalles, devant la basilique judiciaire. Près de la mer, au ras du sol, la blanche touffe de l'asphodèle que Victor Hugo voit bleu.

La voie impériale romaine, le decumanus va toujours d'est en ouest, de la Colchide à l'Atlantique, embrassant la Méditerranée, au sud, dans une immense courbe. Près du forum, elle est coupée par la voie qui s'enfonce vers l'Atlas, le *cardo*, l'abscisse et l'ordonnée. Les temples, la Curie, le Capitole l'accompagnent de leurs portiques. Les eaux de la nymphée n'attendent que le fontenier pour descendre en cascade vers les Thermes.

Près de l'entrée de la ville, à l'ouest, la villa d'un célibataire, un égoïste jouissant de tout le confort moderne, au IV^e siècle de notre ère: autel des pénates, living-room à ciel ouvert, foyer et salle de bains pavée de mosaïque, baignoire sabot... Les savants parlent de toilettes payantes. Arrivant en ville, le voyageur pouvait secouer la poussière du chemin, se rajuster, se faire laver et masser les pieds. Un rest-room? On préfère imaginer un gîte pour sybarite voluptueux.

Les chars, les fourgons pourraient encore emprunter les ornières, ces rails bien parallèles tracés par leurs prédécesseurs. La Colonia Aelia Tipasensis comptait près de vingt mille âmes au temps des Romains. Au V^e siècle, les Vandales, ariens venus de l'ouest, menacent le pays chrétien. Il faut défendre la cité. Le temps presse, les matériaux manquent, c'est en démontant ses monuments que la colonia édifiera un mur d'enceinte, des tours, dit le guide. Piédestaux de statues, troncs de colonnes, bornes, sont incorporés dans les murs. Chaque élément étant marqué, tout devait reprendre sa place après l'alerte. Hélas, la cité est prise par Hunéric et les défenseurs ont la main droite et la langue coupée.

Yves Pleven



La voie impériale romaine passe sous l'Arc de Trajan

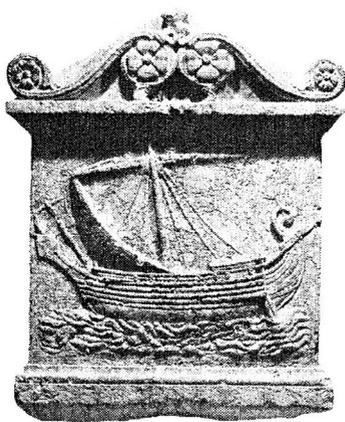
bien que saint Paul échappa de peu à la noyade lors d'un naufrage à Malte. Fort heureusement, et contrairement à bien de ses contemporains, il ne rencontra pas les brigands dont il parle dans *La Cité de Dieu* : « ... car c'est une réponse spirituelle que fit à Alexandre le Grand un pirate que l'on avait saisi ; comme le roi lui demandait pourquoi il infestait la mer, il répondit avec une libre audace : « Et toi, qu'as-tu à infester le monde ? Parce que je n'ai qu'un petit navire, on m'appelle brigand, toi qui as une grande flotte, on t'appelle conquérant ! »

La condition du voyageur pour saint Augustin, n'est autre que celle de

l'homo viator, sur la voie de la seule recherche qui compte pour lui, celle de Dieu. C'est aussi celle du pasteur qui, malgré une santé fragile, doit se porter partout où le réclament ses brebis, pour les visiter et les instruire. L'ultime

voyage, celui dont il dit qu'il est le seul auquel on doit penser, eut lieu le 28 août 430 alors que les Vandales de Geiseric assiègent Hippone depuis quatre mois. Il avait soixante-treize ans.

Le tombeau de saint Augustin se trouve, d'après la tradition, dans la basilique Saint-Etienne d'Hippone. En 1695, on prétendit trouver les



Bas-relief sur un sarcophage



Saint Augustin enseignant au collège de Carthage, détail d'une fresque de Pozzillo Bennuzo - église de San Gémignano

restes mortels du saint dans un sarcophage en marbre à l'intérieur de la basilique Saint-Pierre de Pavie. Ils auraient été transférés à Pavie par le roi des Lombards, Luitprand, depuis la Sardaigne où saint Fulgence les aurait transportés. Découverte contestable, d'après les Pères de l'Assomption qui rappellent que le cardinal Lavignerie fit ériger à Hippone une magnifique basilique à la gloire du saint.

* Il semblerait que les autorités ecclésiastiques de Pavie continuent à revendiquer la présence de certaines reliques de saint Augustin. ■

Les Routes Romaines

On ne manque pas de vestiges de voies romaines. On en connaît parfaitement le détail, mais il y a loin de la perfection technique décrite par Stace à la réalité concrète. De fait, la création et l'entretien des routes coûtent fort cher au budget supporté par les provinces. Idéalement, la route peut être soigneusement dallée, elle peut aussi se composer de quatre couches très minces dont seule la dernière est formée de pierres, elle peut même n'être faite que d'assemblages de petites pierres et de gravier. Certaines sont taillées à même le roc. La largeur des chaussées varie, de Carthage à Hippone de 6 à 7 mètres, entre Hippone et Tipasa elle s'élargit jusqu'à 12 mètres, elle peut par endroits n'atteindre que 3,50 m. Des ornières, taillées au ciseau, permettent aux voitures à essieux fixes de progresser plus sûrement. Des bornes milliaires jalonnent tous les 1480 m la route et donnent les distances et parfois la date de leur érection.

Un épigraphiste a découvert que la base du grand minaret d'Agadir (celui de la subdivision de Tlemcen et non l'Agadir du Maroc bien évidemment) était appareillé de pierres romaines et de colonnes qu'il a reconnues être des bornes milliaires que nous reproduisons ici et qui prouvent, à l'évidence, que l'occupation romaine remonte au moins à l'empereur Gordien 1^{er}, surnommé l'Africain, soit à l'an 238 de notre ère, date de la mort de cet empereur, et non plus tard comme le disent certains archéologues qui, au gré des fouilles, découvrent des raisons de revenir sur des dates établies antérieurement.

Lettre de Barbarie

Abbé Poiret

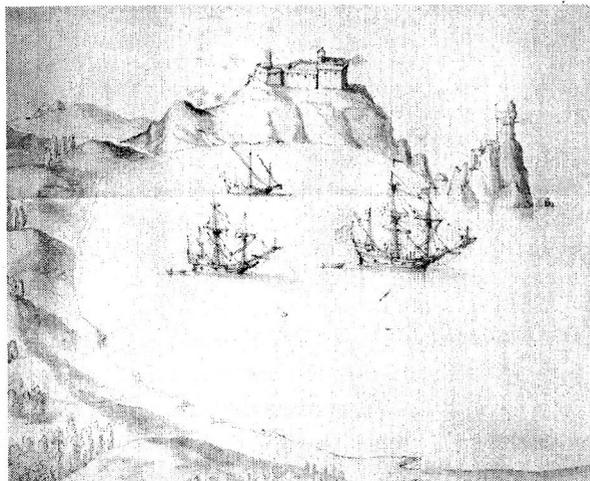
L'abbé Poiret est un personnage étonnant. De mai 1785 à novembre 1786, il va parcourir le comptoir français de la Calle et poussera son exploration jusqu'à Constantine, Bône, Bougie, Philippeville. Ces voyages se déroulant sous la protection de chefs locaux mais dans des conditions de confort assez rudimentaires et le faisant sans cesse frôler de vrais dangers. Il avait débarqué avec les rêves et les théories de son siècle, nourris de Rousseau. Disciple, comme beaucoup à son époque, du savant chapelain anglais, le docteur Shaw (considéré comme un spécialiste de la Barbarie), l'abbé est le véritable prototype du voyageur du XVIII^e siècle, qui a lu et rêvé, qui veut confronter sa science théorique avec la réalité et qui, en fait, malgré toutes les épreuves qu'il traversera, gardera un optimisme sans faille. Il lui fallait venir et découvrir. Il le fera avec enthousiasme, dès son débarquement à la Calle, faisant ses premières cueillettes et se présentant au gouverneur de la Calle, un « paquet » de plantes rares à la main, ravi de ses premières découvertes. Ses lettres, une trentaine, sont empreintes, à la fois, d'une certaine naïveté, d'une belle érudition de botaniste et de réflexions sociales et philosophiques, bien dans l'air du temps. Extrêmement plaisants à lire, voici quelques extraits de sa correspondance. J.L.H.

Le pays, situé à l'ouest de la Calle, se nomme la Mazoule : il est fort étendu, et assez bien cultivé. Les différentes nations qui l'occupent sont soumises à un seul chef ; les plus considérables de ces nations sont les Ouledy-Dieb, les Zulmis, les Ouled-Hamet, les Ouled-Stiet, les Ben-Amet, les Agbet-Chaïr. C'est avec ces Arabes que la Calle fait le principal commerce des grains. Comme je me proposais de commencer mes courses par ces

diverses tribus, l'amitié d'Aly Bey, leur chef, était pour moi très essentielle ; je me doutais bien que ses rapports d'intérêt avec la Compagnie me vaudraient, de sa part, une réception favorable.

Je partis de la Calle pour aller lui rendre visite, accompagné de deux de ses cavaliers et de son écrivain. Comme je voulais tirer parti de ce voyage pour her-

* Lettre IX *Lettres de Barbarie* – Le Sycamore – Préface de Denise Brahimi.



Le port de Stora près de Philippeville

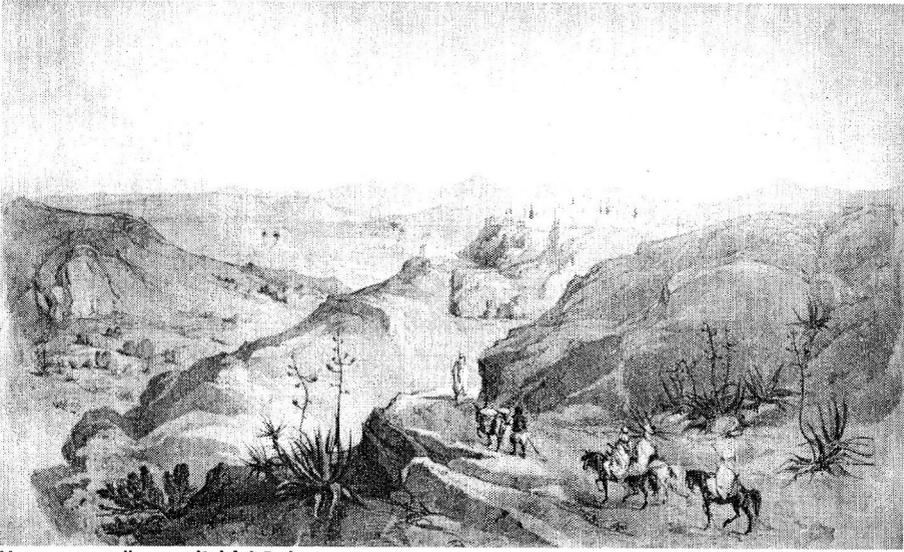
boriser, je fis plusieurs détours, et je m'arrêtai aux endroits qui me parurent les plus intéressants pour la végétation, quoique la saison commençât à devenir brûlante et la terre privée de verdure.

Après avoir parcouru les plaines de Terrailane, de Beaumarchand, où les chrétiens envoient couper le foin nécessaire pour la nourriture des bestiaux, je pénétrai dans les forêts et les montagnes qui les terminent. J'y ai rencontré des sites extrêmement agréables, des bosquets où la fraîcheur y est entretenue par les ruisseaux qui coulent sous leur ombrage. L'air y est parfumé d'une foule d'arbrisseaux odoriférants : l'on ne



partout tapissés de plusieurs belles espèces de narcisses, de tulipes, de renoncules, et d'anémones ; les orchis, les elléborines, les sérapias, variés à l'infini leur succèdent ; au printemps ce sont des ornithogales, des asphodèles, des iris, des vastes champs de lupins jaunes, aussi suaves pour l'odorat que beaux à la vue ; dans l'automne, la grande scille, et une foule de petites fleurs de toutes couleurs, dont plusieurs n'ont pas encore été décrites. Je n'ai vu nulle part le règne de Flore aussi brillant.

Je me rendis de là à Casson, paysage délicieux, où plusieurs tribus arabes ont fixé leur domicile. Pour y arriver il faut,



Une route telle que l'abbé Poiret en a parcouru

sous un ciel dont l'ombre ne peut modérer l'ardeur, franchir des chemins très fatigants, à travers des sables mouvants, des rochers aigus, et des broussailles épaisses: mais aussi, il faut avouer qu'il est peu d'endroits plus favorisés de la nature. Plusieurs sources d'eau fraîche arrosent ces beaux lieux; de nombreux figuiers forment des asiles champêtres où les hommes et les troupeaux passent la grosse chaleur du jour. Les pâturages y sont abondants et délicats, les bosquets très multipliés. Les coteaux, s'ils étaient cultivés, seraient de la plus grande fertilité. Le laurier, l'olivier, le filaria, l'arbousier en sont un des principaux ornements. Ces coteaux sont dominés par des bois de liège.

Ce lieu est situé sur les bords de la mer, d'où la vue s'étend au loin sur la plaine liquide. Les Maures me reçurent avec amitié, au moins en apparence; ils

m'offrirent du laitage et des fruits.

C'est là où j'ai trouvé la meilleure eau. Elle coule dans un lit de sable sous une voûte de feuillage. La Nature y a formé, dans beaucoup d'endroits, des cabinets de verdure impénétrables aux rayons du soleil. L'eau y entretient un gazon frais, sous lequel elle s'échappe avec murmure.

J'ai trouvé au souk beaucoup de ruches à miel. Les Arabes rassemblent les mouches, dans une écorce de liège, en forme de tuyau cylindrique, qu'ils ont soin d'enduire de miel intérieurement. Ils en ferment les deux extrémités, et ne laissent qu'une petite ouverture pour donner passage à l'essaim. Ces tuyaux sont étendus à plat par terre, et environnés de broussailles. Il est incroyable combien l'on en retire de miel et de cire. Le premier sert de nourriture aux Arabes et le second est un objet de commerce. ■

Algérie découverte

Théophile Gautier

Le voyage se situe durant l'été 1845 et résulte d'un arrangement financier avec un éditeur, Jules Hetzel, qui annonçait à ses futurs lecteurs, un ouvrage « où l'Algérie se peindrait comme l'artiste le comprend, comme le voyageur la connaît et telle que l'observateur voudrait la voir ». Mais pourtant, ce ne sera pas Hetzel qui publiera ce livre mais, en 1865, l'éditeur Michel Lévy. On ne connaît pas exactement les raisons de ce retard. Peut-être avait-il peur de décevoir ses lecteurs, n'ayant pas, à son gré, su rendre l'intensité de ses sentiments? Et pourtant, il avait écrit : « Rencontrer dans la réalité ce qui, jusqu'alors, n'a été pour vous que costume d'opéra et dessin d'album, est une des plus vives impressions que l'on puisse éprouver en voyage ». Cette impression ressentie, il la livre avec talent à ses lecteurs et c'est un bonheur de lire ces textes.

J.L.H.

Blidah est une charmante petite ville, une espèce de Tibur africain détachant ses terrasses blanches sur un fond de montagnes violettes, ombragée par des bois où luit, sous le vert feuillage, le fruit d'or que regrettait Mignon*, et rafraîchie par de nombreuses rigoles d'eaux courantes qui jasant le long des routes et des clôtures, et j'y ai passé quelques jours délicieux dans ce *kief* oriental qui est, au far niente italien, ce que l'extase est à l'ivresse et l'outrémer au bleu de Prusse; état charmant où l'on dort les yeux ouverts, magnétisé par les fluides caresses de l'air, en si parfaite harmonie avec le milieu qui vous entoure, qu'on ne se sent pas plus vivre qu'un aloès ou qu'un lau-

rier-rose. A moins d'être mort, on ne saurait être plus heureux.

Pendant le jour, je restais dans le bois d'orangers, et, le soir, je m'installais au café du Hakem; ce café, pour ne pas ressembler aux cafés de Paris, n'en est pas moins pittoresque. De petites colonnes trapues, dont quelques-unes sont torses et surmontées de ces chapiteaux d'un corinthien capricieux, sculptées à Livourne et à Gênes pour l'usage de l'Orient, y supportent des arcades irrégulières, évasées en cœur. La façade est blanchie à la chaux, et son toit de tuiles creuses, qui se projette

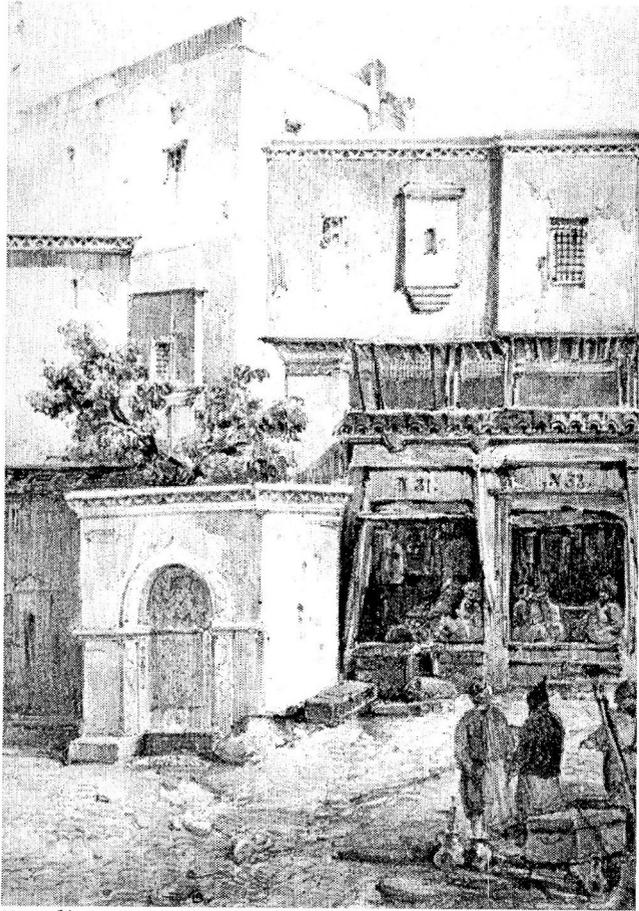
* Personnage féminin, allusion à l'opéra-comique d'Ambroise Thomas, inspiré du roman de Goethe (1821), *Années de Voyage de Wilhelm Meister*.

en avant, sert de point d'appui à une vigne luxuriante, vert plafond de la rue, qu'elle recouvre entièrement. En face, dans une conque de pierre, filtre une fontaine entourée de pots de basilic.

Des nattes, déroulées sous les arcades reliées entre elles par des balustres de bois à hauteur d'appui, permettent aux consommateurs, tout en savourant le moka ou en fumant leur pipe, d'écouter le bruit de l'eau et d'aspirer le parfum des plantes aromatiques.

Bien différente est l'impression que lui donne la suite de son voyage.

Quand j'arrivai à Constantine, le jour était près de finir. Les nuances orangées du couchant, se rencontrant avec le bleu du ciel, produisaient des tons de turquoise rayés de quelques stries de nuages étroits, bruns par-dessus, frappés par-dessous de reflets rougeâtres comme le ventre de certains poissons. Sur ce fond de ciel féroce, car les ciels ont leur physionomie comme les visages humains, le vol des vautours et des cigognes traçait de grandes virgules noires et les murailles de la ville se dessinaient en angles



Un café maure, que Théophile Gautier aimait beaucoup

sombres au haut du rocher que j'escaladais péniblement.

De gigantesques buissons de cactus dont les palettes ressemblaient vaguement, dans l'ombre, à des vertèbres de cachalot échoué, des sabres et des lances d'aloès bordaient le chemin comme un troupeau de monstres ou une guérilla d'ennemis embusqués. Quelquefois, un Bédouin, monté sur son cheval maigre au ventre ensanglanté, me frôlait, en pas-



Constantine sur la falaise qui surplombe le Rummel

sant, des plis de son burnous, flottant comme un linceul de spectre. La terre et le ciel étaient menaçants ; la nature semblait sourdement hostile, et je ne sais quel indéfinissable sentiment de danger planait dans l'air. Il y a des moments où la solitude ne veut pas être dérangée et où l'ombre se renferme, irritée, sur le voyageur qui la traverse. Aussi, comme Alhama, comme Ronda, en Espagne, Constantine est bâtie en aire d'aigle, au sommet d'un rocher énorme qu'un précipice, au fond duquel se tord le Rummel, isole presque complètement, et qui ne se rattache à la terre que par un pont et une espèce d'isthme formant le seul point accessible. La ville d'Achmet-bey, bien qu'au pouvoir des Français, n'a rien perdu de son aspect arabe. Elle a conservé ses ruelles étroites, embrouillées en écheveaux inextricables, ses minarets penchés, ses maisons aveugles, aux portes

basses, toute sa physionomie orientale.

La civilisation n'a pas encore fait jouir Constantine de ses progrès. Le gaz, et même les réverbères, sont aussi inconnus ici que du temps de Mahomet, et les rues sont si noirement compliquées, qu'il est fort aisé de s'y perdre.

Nous suivions des ruelles si étroites, que deux ânes chargés n'eussent pu y passer de front. Les maisons, à étages surplombant comme des escaliers renversés, se touchaient souvent par le haut, interceptant la faible lueur du ciel nocturne ; certains passages étaient voûtés et comme souterrains, et nos ombres, projetées par la clarté tremblante de la lanterne, vacillaient sur des pans de mur éraillés, sur de vieilles portes cadencées en portes de prison, comme dans ces bizarres et fantastiques eaux fortes de Rembrandt où la réalité prend les formes du cauchemar. ■

Esclave en Barbarie

Antoine Galland

Antoine Galland (1646-1715), né près de Montdidier (en Picardie) fut attaché à l'ambassade de France à Constantinople. Orientaliste, (maîtrisant l'arabe, le persan et le turc), il parcourut le Levant et le décrit dans son *Journal*. Professeur au Collège de France, il a traduit les fables de l'Indien Bidpay (qui inspirèrent La Fontaine), le Coran et a laissé une traduction fameuse en 12 volumes des *Mille et une Nuits*. Il écrit une *Relation de l'esclavage d'un marchand de Cassis à Tunis en 1709* et nous livre le personnage d'un homme, issu de la famille des Bonnet, de Cassis, qui faisait, à l'âge de dix-sept ans, le commerce du blé et fut capturé par « les corsaires de Barbarie » au large de la Sardaigne, où l'avaient repoussé des vents hostiles, « depuis le golfe de La Mamette (Hammamet), le Cap Bon et l'île de la Galite ». Enfermé à Tunis puis vendu comme esclave à un grand personnage, fils du dey de Tunis, en dépit de ses épreuves, qu'il contourne avec ruse, il ne perd pas son esprit d'observation et fait œuvre d'ethnologue malgré lui !

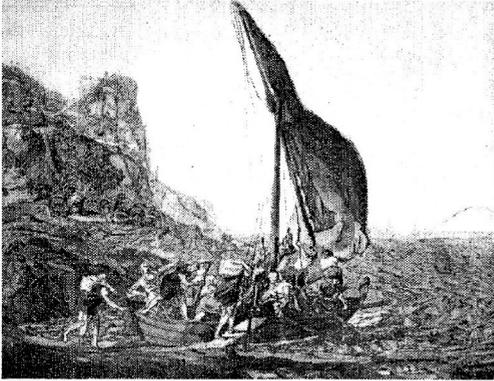
A.K.

Dès le lendemain que je fus rasé, on commença à me faire sortir du baigne, avec les autres esclaves, pour m'employer, comme eux, à plusieurs sortes de travaux. Tantôt on nous menait à 3 lieues, loin de la ville, pour cueillir des olives et on nous en ramenait le même jour ; tantôt on nous faisait arracher les méchantes herbes dans les champs, semés de différentes sortes de grains ; tantôt on nous donnait de l'occupation, dans le jardin de campagne, où nous mangeâmes une fois, avec appétit, deux pains blancs qu'on lança, tout exprès, d'une fenêtre de l'appartement des femmes, venant de la part d'une femme de Russie que je menais en France* avec

son mari qui était grec, à présent domestique de mon maître.

De tous les travaux auxquels on m'employa, il n'y en eut pas de plus rudes que de faire des murailles de terre... comme en Provence. Aussi il me vint un calle (sic) à la main qui me mit en danger de la perdre. Le chirurgien qui me pansait était d'avis de la couper. Mais je la conservai, comme vous voyez, par quatre grandes incisions. On occupe toujours les esclaves à quelque chose, en dut-il revenir quelque utilité ou non, de peur qu'ils ne se gâtent en devenant oisif... On a fait passer le

* Cette femme voyageait sur le bateau de Bonnet et avait été, elle aussi, capturée avec son mari.



Les prisonniers se sauvent

temps, au même parent dont je vous ai parlé, à battre de l'eau dans un mortier pendant qu'un marabouth (sic) comptait les coups avec les grains de son chapelet.

Ses compagnons qui s'enivrent sont punis et il note: il reste que ce n'est pas une affaire de recevoir une bastonnade, mais il faut avouer que c'est souffrir le martyre que d'être étendu, le ventre contre terre et tenu à quatre personnes, par les mains et les pieds, pour en recevoir cinquante sur le derrière et quelquefois davantage. C'est ce que j'ai vu pratiquer pour des sujets presque de nulle conséquence et le remède qu'on apporte, par des incisions, du sel et du vinaigre, pour empêcher l'inflammation et la gangrène, fait plus de mal que le châtimeur même.

Préoccupé de s'évader, il parvient à se faire embarquer sur un navire de son maître qui l'emène à Sous (Sousse) environnée de murailles, bien peuplée et dont le port n'en est pas mauvais. Les esclaves reviennent ensuite, à pied, à Tunis.

Il nous fallut nous munir, contre les

lions, en allumant du feu qui les empêche d'approcher. Ces campagnes désertes ne laissaient pas d'être habitées par des troupes de Maures qui demeurent sous de méchantes tentes noires. Voyant que les tentes offraient si peu de résistance, j'étais en peine de savoir si les lions ne leur faisaient pas souvent des insultes, à eux et leurs bestiaux. Mais il suffit qu'il y eut des femmes dans les tentes pour empêcher que ces animaux y fissent du désordre et qu'une seule les faisait fuir, comme des chiens, ce que plusieurs hommes ne feraient pas...

Il réussit enfin à entraîner ses dix-neuf compagnons dont douze Français, tous marins, à voler une embarcation. Ils connaissent diverses péripéties et finissent par échouer à l'île de Pantelaria. Revenu à Cassis, le marchand n'est pas au bout de ses peines.

Parmi les dames et parentes qui m'em brassèrent, je ne pus reconnaître ma femme. Quelque chose de plus vif que je ressentis, en l'embrassant, et que je n'avais pas éprouvé dans les caresses des autres, me la fit deviner. Encore eus-je si peur de me tromper que je demandai à ma mère si c'était elle... Je l'avais épousée toute jeune et n'ayant demeuré avec elle que trois mois après notre mariage, il était naturel que je ne la reconnusse pas d'abord, avec une taille plus avantageuse et des traits plus formés que l'âge lui avait donnés. ■

Relation de l'esclavage d'un marchand de Cassis, à Tunis — Edité chez Ferra, Paris 1810.

La princesse Aumoni

Jean-André Peyssonnel

Jean-André Peyssonnel (1694-1759). Médecin et botaniste, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris et de Montpellier, il fut envoyé « en Barbarie » en mission officielle par l'abbé Bignon, conseiller d'Etat et bibliothécaire de Louis XV, membre de l'Académie des Sciences et des Inscriptions. Il lui en rendit compte dans quatorze lettres de 1724 à 1725 qui forment son *Voyage dans les Régences d'Alger et de Tunis*. Géographe, il corrige les cartes existantes de la Barbarie, il herborise, classifie, tout en se livrant à des considérations sur l'histoire et les mœurs locales. Mais il est surtout préoccupé par la recherche des vestiges antiques de Rome à travers la toponymie et les inscriptions latines. Grâce à ses séjours à Tabarca et la Calle, il découvre la nature animale du corail mais, en dépit de l'estime de Jussieu, son mémoire est dédaigné, sauf par les scientifiques anglais. Grand voyageur, ethnologue, observateur à l'esprit encyclopédique, il avait visité les Indes Occidentales et les bouches du Mississipi, l'Egypte en 1714. Médecin herboriste du roi, il finira ses jours à la Guadeloupe où il s'était marié.

Il a eu l'occasion de rencontrer un personnage qui avait une fille étonnante qui n'est pas sans rappeler une autre femme, une Berbère, la Kahenna. Dans sa onzième lettre, il l'évoque.

A.K.



Sultan Boisis est le chef ou le sheikh d'une nation arabe qui habite un pays appelé des Anenchas, situé sur les frontières des royaumes de Tunis et de Constantine, dans la Numidie, et s'étend jusqu'au désert du Sahara... Il a toujours repoussé le joug des Ottomans ou des

Turcs, de sorte qu'il est souvent en guerre ou avec le bey de Tunis ou avec celui de Constantine...

On lui a vu mettre huit mille cavaliers sur pieds. Boisis fit assembler (l'an dernier) ses troupes pour les encourager à se bien défendre; mais il trouva des esprits

faibles, à qui l'avantage que les Turcs venaient de remporter, avait ôté le courage...

Ce pauvre sultan était au désespoir et se voyait perdu, lorsque sa fille, Elgie ben Boisis ben Nazer (fille de Boisis, petite-fille de Nazer), se fit apporter ses vêtements les plus beaux et s'en étant vêtue, monta à cheval, appela les femmes et les filles, ses parentes ou ses amies qui montèrent aussi à cheval. Elle harangua les femmes, en leur disant « Puisque les hommes n'ont pas le courage d'aller contre les Turcs... allons nous-mêmes vendre chèrement notre honneur et ne restons plus avec ces lâches ». Puis découvrant sa gorge et la montrant aux hommes, elle leur cria « Enfants de Nazer, qui voudra sucer de ce lait n'a qu'à me suivre! ».

Les Arabes, piquées de l'héroïsme de cette fille, donnèrent, sur les Turcs, avec tant de violence qu'ils défirent le camp, firent prisonnier le khalife et dépouillèrent tous les Turcs... L'on voit que, dans tous les pays, on trouve des âmes fortes, des Jeanne d'Arc, des Pucelles d'Orléans ».

La princesse Aumoni était la femme



La princesse Aumoni aurait pu être représentée ainsi par Paul-Élie Dubois

d'un chef qui commandait dans le désert du Sahara. Après la mort de son mari, elle prit la tutelle de ses enfants, encore petits, et s'acquittait le commandement de ses peuples qui lui sont soumis.

Elle va, elle-même, à la tête de son armée; elle a livré plusieurs combats aux Turcs et fait des actions de bravoure mémorable qui l'ont fait considérer et craindre, tant de ceux de sa nation et de ses voisins que des Turcs eux-mêmes. Elle a battu plusieurs fois le bey de Constantine qui, pour s'acquérir son alliance et son amitié, a épousé l'année

passée, la fille de cette princesse. Il est curieux de voir cette véritable amazone commander et régner sur des peuples qui méprisent si fort le sexe féminin. ■

Lettre onzième, la Calle, le 15 février 1725.
(Peysonnell et Desfontaines
Voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger
2 vol. Paris, 1831.)

Au Maroc avec le docteur Linarès

Roland Lebel

Très cultivé, s'intéressant à la littérature, à l'histoire, à diverses disciplines, Roland Lebel a publié plusieurs ouvrages qui témoignent de son intérêt pour la littérature. Ainsi *l'Afrique occidentale dans la littérature française* qui a reçu, en 1926, le prix de la Littérature Coloniale ou *l'exotisme marocain dans la littérature de voyage*. Dans ce texte*, il parle d'un médecin français, devenu par les contacts amicaux qu'il avait avec le sultan marocain Moulay Hassan, diplomate et conseiller du souverain.



Bavardage au Harem - Giulio Rosati

Le médecin français est un jour appelé au harem impérial pour soigner deux épouses qui se ressentent des mauvais effets de la chaleur. L'anecdote vaut d'être contée :

Reçu au harem, Linarès est conduit, par la *arif*a et par deux eunuques noirs

auprès des femmes malades. Celles-ci, comme de juste, ne laissent voir que leurs yeux. Estimant la chose insuffisante pour exercer son ministère, le docteur enlève l'étoffe qui voile le visage de la première

* *Les Voyageurs français du Maroc* - Roland Lebel - Librairie coloniale et orientaliste, Larose, 1935

femme. Au même instant, les deux eunuques s'écriant « *Y a latif!* » dégainent leur cimeterre. Sans perdre son sang-froid, le major prie la malade de lui montrer sa langue. En se retournant, il voit la *arifa* aux prises avec les eunuques. « *Vous êtes fous, leur dit-elle; vous voyez bien que ce n'est pas un homme, c'est un médecin.* » Et, tandis que les nègres rengainent leur arme, il continue son examen de la patiente. Puis il passe à la seconde, opère de même, et quitte ces dames après avoir dicté ses prescriptions. A partir de ce jour, on lui laissa voir les visages découverts, examiner la langue et tâter le pouls des épouses impériales, puisqu'il n'était qu'un *toubib*.

Quelque temps après les femmes, c'est le tour du maître. Moulay Hassan, satisfait, sans doute, des cures opérées au harem, fait venir le docteur Linarès pour le consulter sur son estomac. Celui-ci lui prépare un sirop de pepsine; mais le sultan ne se sent pas très sûr du breuvage, et il exige que le médecin boive d'abord la potion. Linarès a beau lui expliquer que, n'étant pas malade, il n'a pas besoin de ce remède, rien n'y fait; il lui faut s'exécuter pour que le sultan, rassuré, boive, à son tour, la pepsine. Par la suite, notre docteur soigne encore le chérif pour divers malaises, et est assez heureux pour tout faire rentrer dans l'ordre. Mais c'est lui qui doit appliquer lui-même les remèdes à son malade, car ce dernier ne se fie pas à son propre entourage. Dès lors, Moulay Hassan a pleine et entière confiance en Linarès, et quand la cour va

se fixer à Meknès, le médecin français accompagne le sultan.

C'est grâce à l'un de ses disciples, en service à Rabat, que nous avons la bonne fortune de posséder le carnet de route du Dr Linarès, qui a été publié dans la collection du Bulletin de l'Institut d'Hygiène. Ce carnet a trait au voyage accompli par notre médecin au Tafilalet, en 1893, avec le sultan Moulay Hassan.

« J'estime maintenant, écrit Linarès, que je suis arrivé à surmonter les plus grandes difficultés, par mon entrée en relations avec le sultan. Je vais être pris dans le courant de l'existence auprès de S. M. chérifiennne, c'est-à-dire que je vais participer à toutes les expéditions sur le territoire de l'Empire, étudiant les mœurs et les coutumes des populations, et me tenant au courant de toute la politique marocaine. Mon stage a duré sept ans; l'heure est venue d'accomplir une besogne utile. »

C'est la partie la plus importante du séjour de Linarès au Maroc. Pendant dix ans, il fait partie de l'entourage immédiat du sultan, et celui-ci le traite bientôt en véritable conseiller. Il le fait appeler à toute occasion, même de nuit parfois, pour avoir son avis sur les questions qui le préoccupent. Le médecin a ses grandes et petites entrées, et il lui arrive de collaborer efficacement à la politique intérieure et extérieure. Quand, en l'année 1893, Moulay Hassan partira en expédition dans le Tafilalet, il voudra que le major français se joigne à ses ministres; et c'est une marque de rare confiance envers le



Un campement comme un de ceux que le docteur Linarès a rencontrés

« roumi » que de l'emmener au pays même des saints ancêtres de la dynastie chérifienne.

Le médecin en rapporte un récit fort intéressant, émaillé de quelques anecdotes comme celle-ci :

Par suite des tourbillonnements de la foule, le cortège du sultan a été disloqué. Je me trouvais auprès du secrétaire pour l'armée quand nous avons été dans l'obligation de nous arrêter pour attendre le dégagement de la route. C'est à ce moment que s'est produit un petit incident assez amusant : un *filali* non chérif, mais probablement *derkaoui*, donc fanatique, s'arrête devant Si Mohamed ben Seghir et lui dit, d'un air arrogant : « Il y a dans la suite du sultan un nazaréen. — J'en suis très surpris, répond le secrétaire, autour duquel se resserrent instinctivement les officiers de son escorte ; je suis très surpris d'apprendre qu'il y a un nazaréen parmi nous ; si tu le connais, montre-le-moi. » Des curieux s'arrêtent. L'interlocuteur nous dévisage tour à tour,

puis, fixant sur moi un regard qu'il croit fascinateur sans doute, il déclare, en me montrant du doigt : « C'est celui-ci ». Si Mohamed se met à rire, ses officiers en font autant, les curieux les imitent. « Parle-lui, tu verras s'il est nazaréen. » Je fixe à mon tour mon sycophante musulman qui s'était avancé, et avant qu'il ait ouvert la bouche, je l'apostrophe à voix très haute : « Qu'Allah maudisse les mauvais esprits et les menteurs comme toi ! » Tous les rieurs sont de notre côté. Le dénonciateur, accablé de quolibets, s'en va tête basse en marmottant : « Il sait l'arabe, mais il est nazaréen. » Sur ces entrefaites, la route est dégagée. Nous regagnons à bonne allure le cortège pour y reprendre notre place. Dans l'après-midi, j'ai reçu de nombreux visiteurs venant me féliciter de mon sang-froid et de l'à-propos de ma réponse. Il n'y avait vraiment pas de quoi... » Il n'empêche que s'il s'était livré, Linarès aurait probablement payé de sa vie le fait de souiller le ksar de sa présence. ■

Le diplomate et le hammam

Laugier de Tassy

En 1724, un ancien diplomate, Laugier de Tassy, fait paraître un ouvrage* qui offre à ses lecteurs une vue différente de celle que l'on connaissait sur la Régence d'Alger, un portrait qui avait le mérite d'être brossé par quelqu'un qui avait vécu dans la capitale barbaresque. Ici, nous avons choisi un extrait de cet ouvrage qui raconte l'étonnement d'un Européen, curieux des mœurs du pays.

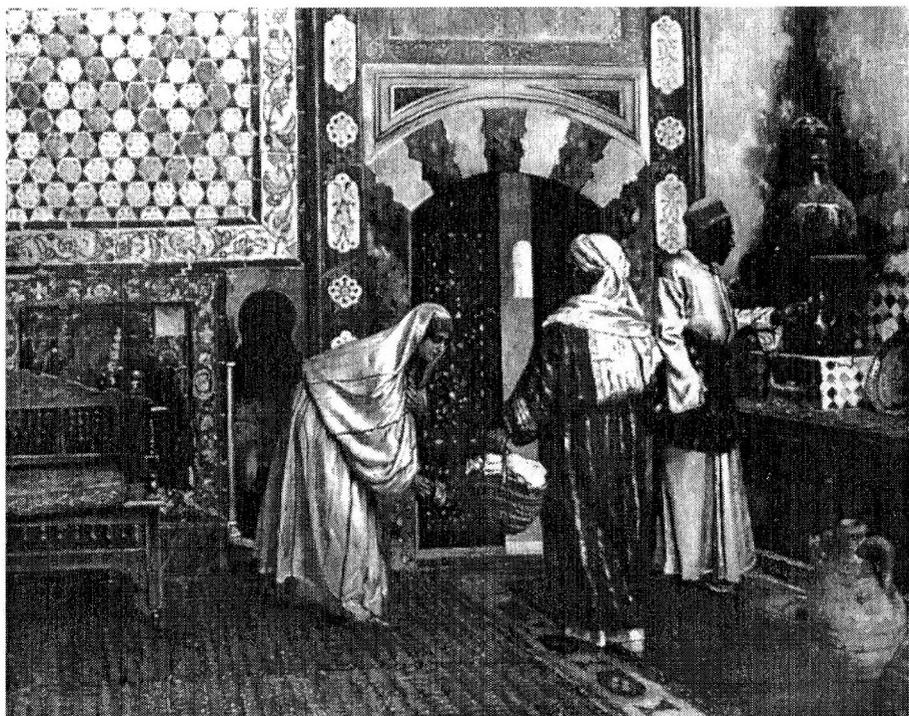
On trouve dans Alger une infinité de maisons publiques, où l'on prend les bains chauds, et à très bon marché. Il y en a de grands et de petits, plus ou moins commodes, pour les gens de différents états; mais ils sont tous construits à peu près de même. J'eus un jour la curiosité d'y aller avec Monsieur Baume, alors consul de France. On nous fit reposer en entrant dans une chambre ou salon fort éclairé, couvert de nattes, où l'on nous déshabilla; et l'on couvrit notre nudité avec deux serviettes, une grande en forme de jupe, et l'autre sur les épaules. Nous passâmes dans une autre chambre, où nous sentîmes une chaleur modérée, afin que la grande chaleur que nous devons supporter ne nous surprît pas.

Nous allâmes ensuite dans la grande salle de bain, faite en dôme, fort spacieuse et pavée de marbre blanc, de même que plusieurs cabinets qu'il y avait autour, où l'on frotte et lave les personnes en particulier.

On nous fit asseoir sur un banc de marbre qui forme un cercle au milieu de cette salle. Dès que nous y fûmes, nous sentîmes une grande chaleur, et nous suâmes abondamment, de sorte que nos serviettes furent bientôt mouillées.

Dès lors, on nous conduisit, chacun en particulier, dans un cabinet d'une chaleur modérée. On étendit une nappe blanche sur le pavé, sur laquelle on nous fit cou-

* *Histoire du Royaume d'Alger. Un diplomate français à Alger en 1724*, Laugier de Tassy, Editions Loysel



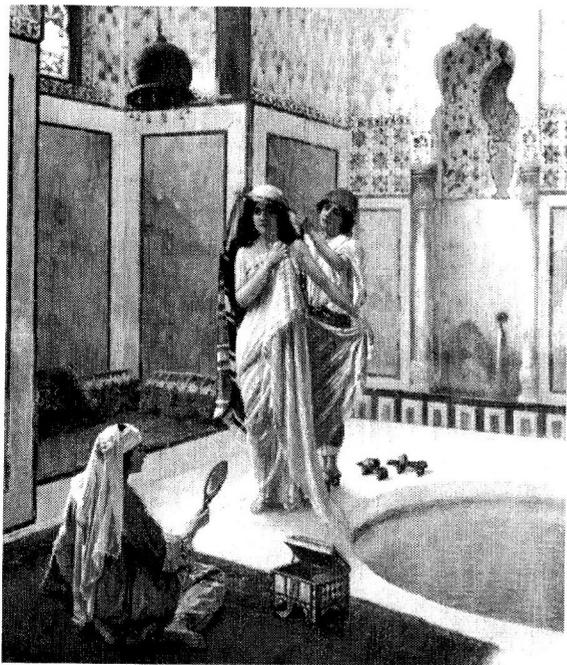
Le Hammam - Rudolph Hernst

cher, après avoir ôté nos serviettes ; et on nous abandonna à deux nègres forts et robustes, et entièrement nus pour nous frotter et nous laver. Comme les nègres qui me servaient étaient nouvellement venus du Biledulgerid, et que, non seulement ils n'entendaient pas la langue franque, mais qu'ils parlaient même un arabe différent de celui d'Alger, il me fut impossible de me faire entendre et servir à ma fantaisie ; et ils m'accommodèrent comme ils auraient fait d'un Maure des plus endurcis à la fatigue et au travail.

Ils mirent l'un et l'autre un genou à terre, et m'ayant pris chacun une jambe, ils me frottèrent le dessous des pieds avec

une pierre ponce, pour ôter les duretés du talon. Après cette opération, ils me frottèrent bien les jambes, les cuisses, les bras et généralement tout le corps, devant et derrière. Quelque grimace que je fisse pour leur faire connaître combien je souffrais, ils continuèrent, et loin d'avoir pitié de moi, ils ne faisaient que rire avec des signes de flatterie et de douceur. A mesure qu'ils me frottaient et m'écorchaient la peau, ils m'inondaient d'eau tiède avec de grands gobelets d'argent, qui étaient dans la cuve d'une fontaine attachée au mur.

Le frottement fini, ils me relevèrent et mirent ma tête sous le robinet de la fon-



Pour les voyageurs, un hammam imaginé ainsi. Certains ont dû être déçus, le hammam ressemblant rarement à celui-ci. Après le bain de Rudolph Heinst

taine qui m'arrosait tout le corps, dans le temps que mes satellites m'inondaient encore d'eau avec les gobelets. Après cela, ils m'essuyèrent bien avec des serviettes blanches, et me baisèrent chacun une main. Je crus pour lors mon martyre fini; comme je voulais sortir pour aller reprendre mes habits, un de ces nègres me retint, et l'autre alla chercher d'une terre qu'il apporta en même temps, avec laquelle ils frottèrent sans me consulter, toutes les parties de mon corps, dont tout le poil tomba bientôt, mais non sans qu'il m'en cuisît; car cette terre brûlante fait en peu de temps son effet, et brûle la peau lorsqu'on la laisse trop longtemps.

Ils me lavèrent encore une fois, m'essuyèrent; et un d'eux m'ayant pris par derrière et par les épaules, appuyant ses deux genoux contre mes fesses, fit craquer mes os d'une manière que je crus être tout disloqué. Après quoi il me fit tourner comme une toupie, à droite et puis à gauche, et me remit à son camarade qui m'en fit autant et me mit hors du cabinet, d'où je gagnai la chambre où étaient mes habits, à mon grand contentement. Cette scène me parut bien longue, et je fus fort étonné de voir, à nos montres, qu'elle n'avait duré qu'une demi-heure. Le consul fut régala tout comme moi.

Nous reprochâmes au truchement de nous avoir abandonnés

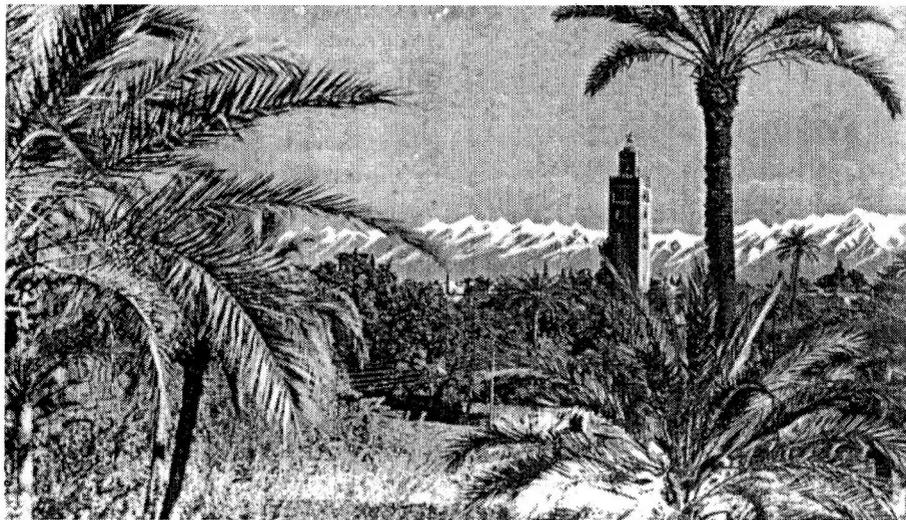
dans un si grand besoin; mais il s'était aussi fait frotter sur le marché, et il nous dit qu'il aurait fallu avertir le maître, en entrant, de la manière que nous voulions être servis; qu'autrement, on était servi avec toutes les cérémonies que je viens de décrire. Le truchement donna un quart de piastre courante pour chacun, afin de payer grassement, ce qui est les trois quarts de plus qu'on ne prend ordinairement, suivant le règlement.

Nous en fûmes bien remerciés, et conviés par le maître d'y revenir souvent; mais nous avons été trop bien frottés et secoués, pour souhaiter davantage un pareil régal. ■

Voyage dans l'Atlas

William Lemprière

Retrouver des textes anciens de voyageurs dont l'enthousiasme est sans faille et l'émerveillement à fleur de plume et les publier pour notre bonheur, c'est ce que fait l'éditeur, Sylvie Messinger.* Mais jugez plutôt cet extrait du carnet de route d'un médecin anglais, en 1789, qui découvre l'Atlas marocain.



L'Atlas enneigé vu de la palmeraie de Marrakech

J'eus à peine fait le premier mille, que je me vis environné de précipices. A plusieurs endroits, la route, qui n'était qu'un sentier tout au plus assez large pour passer un mulet, avait, à droite et à gauche, des abîmes que l'œil ne pouvait contempler sans frémir. J'étais dans le plus grand étonnement que nos mulets fussent assez sûrs de jambe pour ne jamais faire un faux pas dans ces chemins raboteux. Leur adresse est si bien reconnue, que les gens qui les montent ne mettent point pied à terre pour descendre les plus hautes mon-

tagnes. Je me trouvai, vers deux heures après midi, au bas de celle qui m'avait causé tant de frayeur; je m'y établis pour me reposer le reste du jour.

Le soleil venait de se lever, lorsque je continuai mon chemin dans ces terribles montagnes, dont je ne pus voir la fin qu'à six heures du soir. Cette journée avait été si fatigante, qu'aussitôt ma tente tendue, je me couchai, et je dormis jusqu'au lendemain sans m'éveiller. Mais quel fut

* *Voyage dans l'Empire du Maroc et au royaume de Fez.*
Éditions Sylvie Messinger – Coll. Les Pas de Mercure.



Village de T'Soudat (Grand Atlas)

mon ravissement, en sortant de ma tente, lorsque j'aperçus la belle vallée qui précède les plaines de Maroc ! C'est un coup d'œil charmant ; j'en fus si enchanté, que je ne pouvais me déterminer à quitter le lieu d'où je pouvais en jouir. J'avais aussi quelque regret d'abandonner ces montagnes imposantes, dont les sites pittoresques offraient à ma curiosité beaucoup d'objets intéressants.

L'Atlas est une chaîne de montagnes fort élevées, et entrecoupées de vallées profondes. Il s'étend de l'est à l'ouest de la Barbarie, et est divisé en deux parties : celle de l'ouest est appelée le grand Atlas ; on nomme l'autre le petit Atlas. L'élévation de ces montagnes est si grande, surtout du côté de la ville de Maroc, que, malgré leur situation au sud d'un pays très chaud, leur sommet est couvert de neige pendant toute l'année.

Les montagnes de l'Atlas renferment une quantité de mines de fer ; les Maures assurent qu'on y trouverait des mines d'or ;

mais cela ne m'a pas paru confirmé. Si on en croit les bruits populaires, il y a eu là des volcans qui ont vomi des flammes, à différentes époques. Il est plus que probable qu'elles cachent des minéraux précieux.

L'Atlas est rempli de lions, de tigres, de loups, de sangliers et de serpents monstrueux. Tous ces animaux féroces ou malfaisants ne quittent leur repaire que quand la faim les presse. Alors, ils descendent dans les vallées pour y chercher leur proie ; ce qui n'arrive guère que pendant les hivers très rudes. Ils n'attendent pas toujours le mauvais temps pour jeter l'alarme dans les campagnes. J'ai vu tuer un très gros tigre au mois de novembre, tout près de Taroudant. Les Arabes qui demeurent assez près des bois, pour craindre leur visite, les éloignent de leurs habitations en faisant des feux pendant la nuit. Dans mon passage sur le mont Atlas, je ne vis que des aigles d'une grosseur surprenante. Ils se tenaient dans les endroits les plus élevés, et pour ainsi dire inaccessibles. En regardant ces masses de rochers qui sont suspendues en l'air à une hauteur prodigieuse, l'esprit est épouvanté du fracas qu'elles feraient si elles venaient à tomber.

Dans ces montagnes sauvages dont j'ai fait la description, la musique n'y était pas inconnue. La première nuit que j'y passai, j'entendis le soir un instrument qui, de loin, ressemblait à la cornemuse. Curieux d'en connaître la forme, j'envoyai chercher celui qui en jouait. Je vis une espèce de flûte à bec, d'environ huit pouces de long ;

elle était percée de six trous en dessus, et d'un seul pour le pouce par-dessous. De petites lames de cuivre, placées à distances égales, y servaient d'ornement. Le joueur de cet instrument le tenait suspendu à son cou avec un cordon. Après l'avoir examiné, je trouvai qu'il s'approchait du chalumeau dont on dit que les anciens bergers faisaient un si charmant usage.

Je vais finir de parler du mont Atlas,

car je sens qu'il faudrait une meilleure plume que la mienne pour décrire d'une manière satisfaisante toutes les émotions qu'on éprouve en passant sur ces masses énormes qui semblent toucher au firmament. Leur hauteur prodigieuse, les précipices qui, par leur profondeur, paraissent autant d'abîmes, tout cela inspire un sentiment de respect et de terreur qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer. ■

Le parfait touriste

Alphonse Métérié

Se moquer d'une certaine forme de tourisme, avec un humour gentil, c'est tout à fait ce qu'il faut pour sourire un peu... Il s'agit d'une plaquette, éditée à Marrakech, en 1929, dont l'auteur est Alphonse Métérié, et qui a pour titre significatif *Petit Maroc*.

Petit Maroc, par opposition au Maroc flamboyant que décrivent trop souvent les amateurs; c'est-à-dire le Maroc de tous les jours, le petit Maroc quotidien, en face de l'image un peu conventionnelle que portent en eux les touristes. C'est la réaction contre le cliché exotique, avantageusement répandu dans une certaine littérature.

Cette réaction revêt une forme assez plaisante. Point de violente diatribe, point d'éclats, mais un sourire moqueur d'un bout à l'autre. Le ridicule tue, dit-on; l'au-

teur doit le souhaiter, car c'est de cette arme qu'il se sert principalement.

Après s'être amusé à indiquer les méthodes en usage pour visiter la ville,



Métérié en arrive à un chapitre qu'il intitule malicieusement : « *Petit manuel du parfait touriste à Marrakech* ». Nous sommes là en pleine fantaisie. L'auteur plaisante ; mais, sous ce couvert, il fait passer une critique et un enseignement.

Tout d'abord, demande-t-il, qu'est-ce qu'un touriste ? Littré dit que les touristes sont des voyageurs qui parcourent un pays étranger, par curiosité et par désœuvrement. Définition inexacte, dit Métérié, car il est difficile de traiter de désœuvrés des gens qui mènent chaque jour, et par tous les temps, la vie rude des grands circuits, réalisant souvent en moins de deux semaines le tour complet du Maroc. On voit l'ironie. Et, plus loin, encore : « Pour bien connaître un pays, il n'est pas nécessaire d'y aller, spécialement quand il s'agit du Maroc, dont une littérature intarissable fournit l'image la plus attachante. Malheureusement, le touriste ne sait pas toujours rester chez lui ; il voyage ; il est donc nécessaire de lui offrir un guide. »

Viennent alors quelques considérations générales sur le pays, le climat, les saisons (celle des puces, celle des moustiques), puis sur la faune et la flore (l'arbre principal est le palmier, utilisé en littérature par MM. Chevrillon, Tharaud). Ensuite, ce sont les conseils quant au voyage, sur l'habillement (pas de casque, mais un smoking et une paire de skis), sur les bagages (ne pas oublier les lettres de recommandation), sur la monnaie, sur la langue, etc., toujours dans le même ton humoristique.

Enfin, ce sont les conseils pour la visite de la ville. Voici quelques phrases déta-

chées çà et là : « Bien que certains touristes ne repartent que le lendemain de leur arrivée (on remarquera le *ne... que*), on peut, en moins d'une demi-journée, prendre une vue très nette de la ville, en la contemplant du haut d'une terrasse. » Ailleurs : « Quant aux romanciers qui viennent avec l'intention flatteuse d'écrire leurs impressions et de publier leurs souvenirs, on ne saurait assez leur conseiller de prolonger leur séjour aussi longtemps que l'exigera leur œuvre ; certains l'ont compris et ont poussé ce souci jusqu'à consacrer deux et même trois jours à l'étude approfondie du pays, de ses habitants, de sa politique, des mœurs, etc. Pour ces fervents de la documentation à outrance, qui veulent percer le fameux mystère de l'âme arabe, nous recommandons spécialement un repas indigène et une visite au Glaoui. » On ne saurait mieux dire en plus de mots. Sévère, mais juste.

Pour la commodité des touristes, Métérié a réuni en une page tous les clichés usuels, qui sont le complément obligé d'un voyage au Maroc. Cela fait penser au « *Dictionnaire des idées reçues* » composé par Flaubert. Le livre, on s'en rend compte, est plein de malice. La charge, cependant, n'est pas trop poussée. Il serait à souhaiter que beaucoup de voyageurs lisent ce guide un peu « rosse » et que les littérateurs en fassent leur profit. Quand on l'a lu, on regarde d'un tout autre oeil certaines publications de ces passants qui, selon le mot de Jean Pomier, « s'engraissent en quinze jours d'un ouvrage de 300 pages ». ■

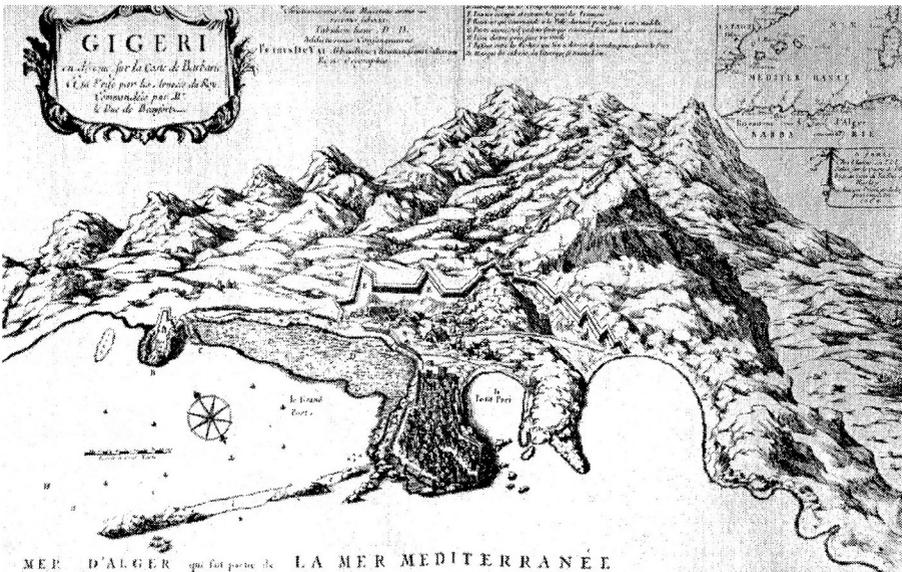
Des villes et des murs

Ibn Hauqal

Cet explorateur arabe, originaire de Mésopotamie, parcourut, au X^e siècle, l'Inde, la Perse, l'Égypte, la Syrie et l'Afrique, en particulier le Maghreb, qu'il appelle « le domaine de l'islam ». Il partit de Bagdad le 15 mai 940 dans la primeur et la fleur de l'âge.

« Sans se lancer dans les mers... sur le sol de la terre, il a traversé la corde du cours du soleil ». Officiellement négociant, certainement agent d'information de la dynastie fatimide d'Afrique du Nord, il a laissé des descriptions vivantes des lieux, des villes et des pays qu'il traverse, assorties d'aperçus très modernes sur les ressources stratégiques portuaires, commerciales, agricoles et naturelles, accompagnés de cartes géographiques. Il décrit aussi les souverains et leurs peuples avec leurs caractéristiques physiques et morales dans un grand souci de « véricité » écrit-il. Mais il est plutôt tourné vers l'économie locale.

A. K.



Entre cette ville (Bône) et Alger, il y a plusieurs ports: dont Djidjelli et, de ce port, on poursuit par Bougie, Marsa Bani Dannad, Marsa I Dadjad. Cette dernière ville est entourée d'un mur fortifié et se développe jusqu'au rivage même de la mer mais le port n'est pas sûr. Les prix sont modérés pour les fruits, les comestibles et autres denrées, le blé, l'orge et le bétail, si bien que les habitants des régions voisines en sont approvisionnés. Il y a, en outre, des plantations d'arbres et des fruits, notamment des figues, grosses et charnues qui sont exportées dans des pays fort éloignés. Alger, ville environnée d'un mur, est également au bord de la mer. Elle contient plusieurs marchés et possède beaucoup de sources limpides qui coulent sur le rivage et servent à la consommation des habitants. Son terri-

toire offre de vastes plaines et des montagnes, occupées par un grand nombre de Berbères. Leurs richesses sont, en grande partie, des troupeaux de bœufs et de moutons qui paissent dans les montagnes. Le miel, le beurre et les figues sont en telle abondance qu'on les exporte, comme objet de commerce, vers Kairouan et ailleurs. Il y a, près de la ville, à une portée de flèche, une île qui lui fait face: lorsqu'un ennemi les attaque, les habitants se réfugient dans cette île, se mettent en état de défense et y trouvent un abri contre ceux dont ils se gardent et dont ils redoutent l'agression. ■

Configuration de la terre (Kitab surat al Ad); traduction J. H Krameers et G. Wiet T I, Maisonneuve — Larose, Paris, 1964.



Bougie (1841)

Deux opinions sur Sfax

Ibn Battuta

Ibn Battuta, né en 1304 au Maroc, à Tanger où il revint mourir en 1369, est l'exemple du voyageur-explorateur, pendant trente ans sur les chemins. Par la route de la soie, il gagna la Chine, le Turkestan, l'Ouzbékistan, la Perse, l'Afghanistan, les Indes et Ceylan. A Constantinople se termina son périple puis il gagna le Moyen-Orient, vécut à Bagdad. Il visite enfin l'Afrique noire. A côté d'études sur l'histoire, la géographie et les ressources des pays ainsi que sur la personnalité de leurs gouvernants, il décrit les mœurs au hasard de ses rencontres, émaillées par de nombreux mariages qui l'introduisent dans la société. Ses descriptions de la splendeur fabuleuse des Indes et surtout des harnachements des éléphants, stupéfièrent la Cour du Maroc où il fut traité de hâbleur, bien qu'elles fussent d'une exactitude parfaite quant aux coutumes, aux trésors et au protocole minutieux de la Cour de Delhi où il fut au service du souverain Mohammed El Tugluk, et ce, jusqu'à la cuisine! Son contemporain Ibn Khaldoun prit d'ailleurs sa défense. Il était simplement brouillé avec les dates et son récit des événements historiques, bien qu'exact et qui fait encore référence, manque de précision chronologique. Quant à l'Algérie et à l'Ifrikya, elles étaient pour lui la porte à côté et il ne leur consacre que quelques pages... A.K.

Nous sortîmes de Tunis à la fin du mois, en suivant le chemin qui longe le rivage et nous arrivâmes à la ville de Souça; c'est une place de peu d'étendue, mais jolie et construite sur le bord de la mer... De là nous nous rendîmes à la ville de Séfâkos ou Syphax (Sfax) près de laquelle se trouve le tombeau d'Aboul'haçan Allakhmy, auteur du traité de jurisprudence malékite. Des vers célèbres ont été écrits par Abib, fils d'Attonoûkby « *Que Dieu fertilise la terre de Séfâkos, ville riche en palais et en oratoires/Que Koceir qui s'étend jusqu'au golfe,*



soit protégé ainsi que sa citadelle élevée la mer qui tantôt s'éloigne d'elle et tantôt la baigne/ressemble à un amant qui désire visiter son amie mais qui se retire lorsqu'il aperçoit des sentinelles ». Au contraire Abou Abdullah Mohammed, fils d'Abou Temim au nombre des plus féconds et des plus laborieux littérateurs, a écrit: « Que la vie des habitants de Sefakos soit troublée! Que la pluie, même tombant en abondance, ne fertilise pas son territoire! Ville dangereuse! Quiconque descend sur sa plage, a deux enne-

mis à y redouter: les Arabes et les chrétiens. Combien de gens ont été sur le rivage dépouillés de leurs marchandises, combien d'autres sur l'océan ont-ils eu à pleurer leur captivité et une mort imminente! La mer elle-même a reconnu la turpitude des habitants de Sefakos et toutes les fois qu'elle a été tentée de s'en approcher, elle s'est enfuie » ■

Voyages (traduction de C. Defremery et B.R. Sanguinetti; 1ère édition 1854). Réédition: Ed Anthropos, Paris 1969.

Un consul au XVIII^e siècle à Alger,

Vallièrè

Présenté par Lucien Chaillou

Vallièrè arriva à Alger en 1779. La Régence se trouvait alors dans une situation calamiteuse. Les récoltes de 1775 et 76 avaient été mauvaises. Il y eut ensuite, écrit de Grammont (*Alger sous les Turcs*): « une terrible famine causée par une invasion de sauterelles qui dévasta entièrement le territoire en 1778-1779: depuis le mois de juillet de la première de ces deux années, il ne resta plus rien à manger que les sauterelles elles-mêmes. »

Jusqu'en 1817, les Dey habitaient le palais de la Djenina qui fut détruit en partie par un incendie (nuit du 26 au 27 juin 1844). Une autre partie fut démolie en 1856. L'ancien évêché d'Alger occupait le reste.

Voici l'impression du consul en arrivant à Alger.

De la mer, la ville d'Alger s'aperçoit de fort loin; elle est bâtie en forme d'amphithéâtre sur le penchant d'une colline, à laquelle elle est adossée A mesure qu'on en approche et que l'on en distingue les maisons, elles paraissent toutes entassées les unes sur les autres, et l'on dirait que c'est une carrière ou un marché de maisons, où chacun



Vue d'Alger (1838)

peut acheter celle qui lui convient et la transporter où bon lui semble.

La même colline sur laquelle Alger est bâtie s'étend à ses deux côtés, ce qui offre sur le bord de la mer une perspective très riante où l'œil se trouvant forcé de se fixer, saisit avec facilité tous les points qui l'attachent. Ce cordon est garni d'une grande quantité de maisons de campagne auxquelles l'éloignement donne un certain prix ; c'est ainsi que se présente cette ville, par un paysage charmant qui annonce la population et la fertilité. Un voyageur qui jouirait de ce coup d'œil seulement, sans mettre pied à terre se persuaderait que ce doit être un séjour délicieux.

Mais cette flatteuse idée est bientôt détruite en entrant dans la ville : des rues étroites, puantes et obscures, où un homme à cheval touche les deux murs avec ses jambes, les misérables mourant de faim dont elles sont jonchées, des boutiques où l'on ne voit ni industrie, ni opulence, une populace déguenillée et sou-

vent insolente, inspirent pour Alger un dégoût impossible à vaincre, et que le séjour augmente.

On ne remarque à Alger aucun édifice digne d'être cité, pas même parmi les mosquées, monuments que les Turcs se plaisent à faire élever avec faste et magnificence. Le palais du Dey n'a rien de somptueux. La porte et le vestibule, garnis de la garde du Prince, sont ornés de haches, de massues, de piques, de fusils, et autres instruments meurtriers qui annoncent que c'est le séjour de la barbarie. Au fond d'une cour assez vaste, est un emplacement soutenu et décoré de colonnes, de piliers, de glaces, de sofas, d'horloges et de pendules. C'est là que le Dey a son trône, donne ses audiences publiques et préside aux jours de grandes fêtes, et aux cérémonies de l'Etat.

Un grand nombre de fontaines, dont l'une est très belle, et très saine, est répandu dans la ville, et contribue autant à l'utilité qu'à la propreté des habitants.■

La ville de Maroc

Jules Erckmann

Le Capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'Honneur, ancien chef de la mission militaire au Maroc, à la fin du XIX^e siècle, il a rédigé un rapport très exhaustif sur ce pays. Refusant tout effet de style, mais avec beaucoup de précision et sans exclure le pittoresque ni un certain humour, il décrit le royaume sous tous ses aspects : géographiques, ethnologiques, administratifs, religieux. Cartographe, il décrit aussi le pays, les villes et leurs principaux monuments avec quelques illustrations. A la fin, il dresse un état précis et complet des forces militaires existantes. Ici, il parle de la ville de Maroc qui est Marrakech.

A.K.



Sur la place

La ville de Maroc fut construite en 1070 par l'Almoravide Youssef ben Tachfin, dans une vaste plaine, limitée au Nord par une chaîne de montagnes appelée Jelibet, au Sud par l'Atlas... La ville de Maroc a l'aspect d'une magnifique forêt de palmiers, au milieu de laquelle émerge le minaret de la grande mosquée Ketibia. Maroc est entourée d'un mur semblable à celui de Fez, percé de huit portes principales...

Le terrain environnant est percé de trous profonds, les uns communiquent avec les conduites d'eau, placées à plusieurs mètres sous terre, et les autres servent à

extraire le salpêtre. La casbah renferme un immense jardin d'oliviers et d'orangers, appelé Aguedal, et le palais du Sultan. La médina se partage en deux parties, la première qui renferme de grands jardins séparés par des rues très larges, et l'autre où se trouvent des maisons d'habitation, moins ornées que celles de Fez, des boutiques et un quartier de lépreux. La *zaouia* (monastère) de Sidi Bel Abbès est fort riche et occupe un grand espace.

Le seul monument qu'on remarque, à Maroc, est la mosquée de la Ketebia, haute de 70 mètres, et dans laquelle se trouve une rampe à hélice qui sert d'escalier. Cette mosquée fut construite à la même époque que la Giralda de Séville, lorsque les Almoravides régnaient à la fois à Maroc et en Andalousie. Près de Bab Dukkala se trouve un village (Elhara) habité par des gens affligés d'une maladie incurable, le *djem* (forme de syphilis virulente). ■

Jules Erckmann *Le Maroc moderne*
Challamel, éditeur, Paris 1885.



La koutoubia à Marrakech

Des peintres-reporters avec le duc d'Orléans

Anne-Marie Briat

Relire les récits de campagne du duc d'Orléans (expéditions de Mascara et des Portes de Fer), publiés par ses fils en 1891, présente un indéniable intérêt pour l'histoire de la conquête de l'Algérie et pour les historiens militaires. Au-delà de ces aspects, il en est un autre qui retient l'attention. Ce sont les nombreuses illustrations de cette publication. Il s'agit de deux cent cinquante gravures sur bois dont Robert d'Orléans dit, dans l'introduction, que son frère et lui ont préféré, pour conserver le caractère de l'époque, les prendre dans les « matériaux du temps » plutôt que de demander, pour cette édition, la collaboration d'artistes modernes. C'est ainsi qu'en lisant le journal de Ferdinand Philippe, duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe et donc frère aîné des ducs de Nemours, prince de Joinville et duc d'Aumale, nous vivons un véritable reportage, en nous reportant entre autres aux gravures de Dauzats et de Raffet. Ces deux derniers peintres furent, avec de nombreux autres, les observateurs et illustrateurs de la conquête de l'Algérie, des batailles menées contre des adversaires respectés, mais aussi des habitants du pays découvert, des paysages, des villes rencontrées et des transformations apportées au fur et à mesure par l'implantation militaire et civile. On les appelle d'ailleurs des peintres-reporters. Commissionnés par le ministère de la Guerre, ce sont les successeurs des peintres de bataille du XVII^e siècle. Leurs dessins et aquarelles vont rejoindre les croquis et relevés des ingénieurs géographes et des scientifiques, s'intéressant tout autant à la botanique qu'à l'archéologie. Il faut ajouter à cette moisson extraordinaire, les croquis réalisés par les militaires eux-mêmes, dont certains avaient un véritable talent. Nous en donnerons quelques exemples tirés de cette publication.



Arc du Rummel (Dauzats)

C'est ainsi qu'on peut citer le cas d'Alexandre Genet, Saint-Cyrien, adjoint à la brigade topographique dès le début de la conquête, qui se déplace avec l'armée, et fait partie des officiers-artistes, dirigés par le général Pelet, directeur du Dépôt de la Guerre. Il est représenté dans cette édition par une élégante *Vue de Mascara en 1835*, dont on appréciera la finesse de la réalisation.

Mais les deux artistes les plus représentés dans cette publication « *in extenso* » du *Journal du duc d'Orléans*, (rappelons qu'en ce qui concerne l'expédition des Portes de Fer un récit en avait déjà été fait en 1842 par Charles Nodier d'après les notes du Duc) sont Dauzats et Raffet. Un mot sur chacun de ces artistes.

Adrien Dauzats, déjà connu, est invité à trente-cinq ans, à suivre le duc d'Orléans pour être le principal illustrateur du *Journal de l'expédition des Portes de Fer*. Il exposera, au Salon, les aquarelles et les tableaux, exécutés à cette occasion, et dont on peut voir les originaux au Musée Condé de Chantilly et dans les musées de Bordeaux.

Le cas d'Auguste Raffet est particulier. Il réalise quatre séries de planches sur les campagnes d'Algérie sans jamais y être allé. Il travaille d'après les renseignements de témoins oculaires et les récits ou journaux des officiers. Il « couvrira » ainsi la retraite de Constantine, puis la prise de Constantine et l'expédition des Portes de Fer...

De l'expédition de Mascara, principalement menée pour faire échec à la

menace représentée par Abd-el-Kader, nous retiendrons, dans le récit du duc d'Orléans, l'arrivée dans une ville sacquée, brûlée et où une partie des habitants a été massacrée. « Les maisons fumaient encore et un millier de Juifs se jetant à nos genoux et baisant nos étriers en pleurant étaient le seul reste d'une population qui, avant-hier, comptait près de dix mille âmes... Tout avait été pillé, les modestes boutiques, comme la propre maison d'Abd-el-Kader. » C'est ce millier de Juifs, à demi-nus, chancelants, souillés de boue, que les troupes françaises emmènent avec elles.

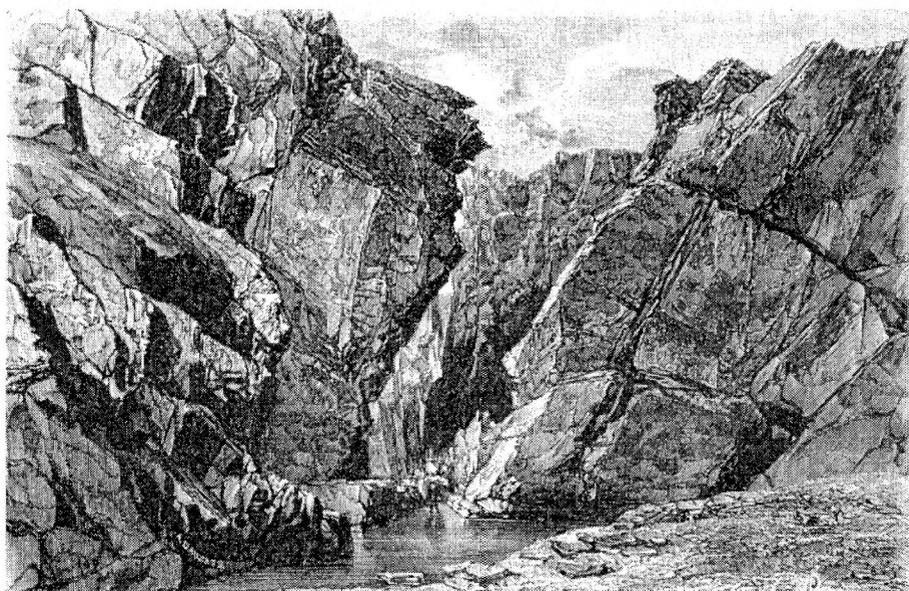
Le duc d'Orléans loue le bon cœur de ses soldats : « Presque chaque chasseur à cheval avait recueilli un enfant à qui il donnait à manger ». Ce qui nous vaut une superbe gravure *Soldats portant les enfants des Juives* de Théodore Le Blanc, capitaine du génie, qui devait mourir en 1837 au cours de l'assaut de Constantine.

Encore une *Vue générale de Mostaganem*, d'après le capitaine Genet (1835), avant de passer au *Journal de l'expédition des Portes de Fer* (septembre- novembre 1839), abondamment illustrée. En s'adressant à son épouse, le duc d'Orléans, dit : « Ce n'est pas un récit, ce n'est pas une description ; c'est tout au plus une conversation familière, faite à la lueur des feux du bivouac...

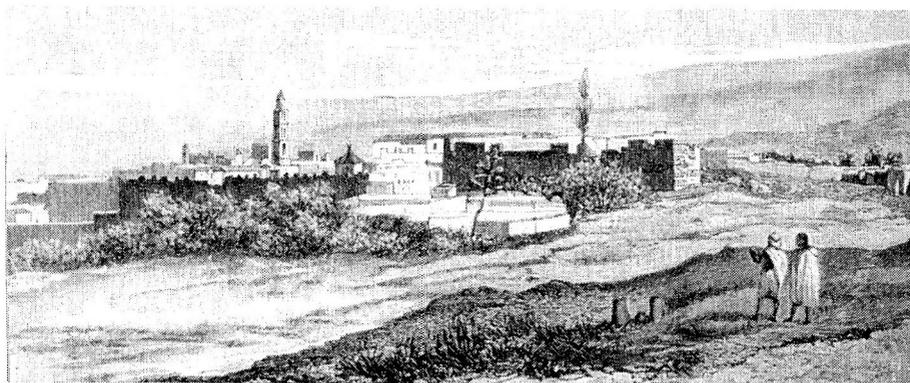
De fait, il tiendra son journal, pratiquement tous les jours, depuis le départ de Port-Vendres, le 19 septembre 1839 jusqu'à l'arrivée triomphale à Alger, le 2 novembre suivant. Cela



Vue générale de Mostaganem (d'après le capitaine Genet, 1835)



Porte de fer, sortie du dernier défilé (Dauzats)



Vue de Mascara en 1835 (d'après le capitaine Genet)

nous vaut, tout au long de la marche de l'armée, des descriptions précieuses des villes et pays traversés. Le duc est sensible à la beauté des paysages, à la faune, à la flore, aux populations rencontrées, au moral de ses troupes. Il conte également à sa femme ses démêlés avec le maréchal Valée, dont il n'apprécie pas le « sale caractère » et ses décisions qu'il juge parfois aveugles. Il redoute notamment une extension de la guerre avec Abd-el-Kader et n'est pas favorable à la traversée des Bibans, qu'il juge dangereuse. Mais, devant l'éclatante réussite de l'expédition, qui se fera sans que soit tiré un seul coup de fusil, il sera beau joueur.

Revenons aux illustrations, dont le duc se préoccupe. Nous avons même son sentiment au cours de la marche. « Je regrette de n'avoir pas Dauzats avec moi : je l'ai envoyé à Blida. Du reste il travaille lentement, exécute plutôt des dessins

finis que des croquis et ne vaudra pas Leblanc pour la collection du voyage ». On a une idée du « fini » de Dauzats avec la réalisation de *La Brèche de Constantine*, ou encore de *l'Arc du Rbummel*.

Ce dessinateur hors pair relève également les monuments romains et les inscriptions romaines. On apprend avec stupéfaction que le duc d'Orléans, dans l'enthousiasme de ces découvertes, rêve de transporter à Paris l'arc de Djemila, comme souvenir de la conquête de l'Afrique par l'armée française.

L'histoire a rendu compte de l'expédition, qui permit aux troupes françaises d'ouvrir la voie, par terre, de Constantine à Alger, en passant par la Petite Porte des Bibans, passage si difficile que les Romains ne l'avaient pas utilisé et très peu les Turcs. Les surprenants paysages des défilés ont été magnifiquement rendus par Dauzats. Nous en montrons un exemple. ■

Je me souviens de l'Oued Sbiba

Docteur L. Carton

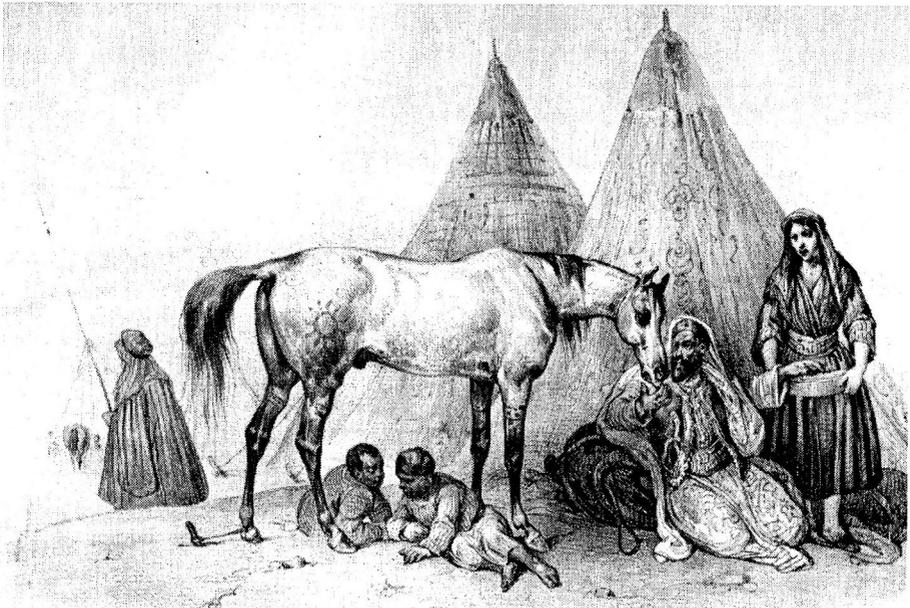
Médecin-major au 19^e chasseurs, le docteur Carton était correspondant de sociétés de géographie du nord de la France. Il parcourut la Tunisie durant six ans et en rapporta un vivant récit de voyages* dont nous donnons ici un passage. Il présenta le récit des nombreuses observations et descriptions devant une de ces sociétés de géographie à Douai, en 1891. Il fut collaborateur attitré de la *Revue Tunisienne*, dès sa parution, en 1794. Il fit oeuvre d'ethnologue et de géographe, tout à fait dans la lignée des médecins militaires britanniques de l'armée des Indes qui ont laissé de précieuses études. Ce voyage est d'autant plus intéressant qu'il a eu lieu dans une région de la Tunisie dont les tribus résistèrent longtemps aux Français.

La vallée de l'oued Sbiba offre de très beaux sites; une forêt de thuyas en couvre les flancs. La rivière très abondante coule au fond d'un lit de 100 mètres de profondeur. Au fond du ravin... une forêt de lauriers-roses, hauts de 4 à 5 mètres et couverts de fleurs, énorme bande d'un pourpre éclatant qui s'étend à perte de vue... Peu à peu la vallée s'élargit; l'eau déversée en de nombreuses rigoles arrose de vastes prairies. On est alors à l'entrée de la plaine des Oulad Majeur...

Le caïd Si Mustapha ben Caddoun insiste pour que nous nous installions dans son campement. Un des désagré-

ments de l'hospitalité arabe, c'est l'heure à laquelle on sert le repas. Après un parcours de 60 kilomètres par 40 degrés de chaleur, rien n'est plus ennuyeux que d'attendre... Ce jour-là, nous étions arrivés à 3 heures de l'après-midi et le dîner n'arriva qu'à 9 heures. Les domestiques du caïd apparurent enfin, portant d'interminables plats sur ces larges bancs qui servent de table aux nomades. Dans un grand plat de bois, il y avait d'abord le couscous, bigarré de poivre vert et rouge, à côté de piles de galettes de pain non levé, toutes chaudes et dans les assiettes

* De la Kroumérie au Djérid.



Une famille arabe vue par un peintre voyageur - V. Adam

des morceaux de viande brune, nageant dans une huile d'olive dorée par le safran...

Le sirocco, le vent du désert, se mit à souffler, agitant furieusement la tente où le caïd nous avait logés. Peu à peu la tourmente s'accroît, la poussière se soulève en tourbillons qui pénètrent jusqu'à nous et se dépose sur nos vêtements, se mêle à la sueur qui couvre nos fronts tandis que d'innombrables et énormes fourmis grimpent sur nos lits... La nuit fut troublée par les hurlements des chacals, par des cris stridents auxquels se mêle souvent la plainte sinistre de la hyène. Ils poussèrent l'audace jusqu'à enlever les restes de notre repas... Nous nous mettons en route pour Sidi Aïch à

travers des gorges sauvages. On n'y aperçoit que des hyènes, des fauves qui ne craignent pas d'errer en plein jour dans cet affreux désert... Cependant les ruines d'habitations, les monuments n'y sont pas rares et leur présence indique qu'il a été habité. Il me souvient d'une ferme antique dans laquelle s'élevaient, intacts, six pressoirs. Les cuves abandonnées depuis 1 200 ans étaient encore intactes. Ces montagnes dénudées ont été couvertes d'oliviers...

Il assortit ses considérations, sur les peuples de la Tunisie, en ajoutant qu'à Tabarka, une colonie de pêcheurs bretons a été installée et s'efforce de lutter contre les étrangers qui travaillaient exclusivement dans ces parages. ■

Une visite chez des colons tunisiens

Paul Arène

Paul Arène, (1843-1896) est un écrivain et poète provençal qui contribua à la renaissance de la langue d'oc. Il est célèbre pour son roman *Jean des Figues*, ses *Contes de Noël* et collabora notamment avec Alphonse Daudet. Il effectua son voyage en Tunisie, un an après le traité du Bardo et rendit visite à son frère, vice-consul de France à Sousse. Dans *Vingt jours en Tunisie**, flânerie d'artiste et observation aiguë, l'auteur rassemble des anecdotes historiques, mais le côté familial de la vie quotidienne l'émeut et l'inspire, en particulier dans la description d'une famille de colons.

A.K.

Ce sont de vieux Français établis à Sousse depuis quatre générations... Ils s'appellent d'un nom très provençal, étant venus de la Pène, petit village aux environs de Marseille, pour faire le commerce de l'huile... D'abord on logeait au fondouk, sorte de caravansérail, de vaste auberge sans cuisine où les étrangers se cantonnent et c'est là que les enfants et arrière-petits enfants naquirent. Plus tard, on put bâtir une maison, s'acheter une campagne. La maison est belle, plutôt française que mauresque, un peu mauresque cependant — il y a là une délicate nuance — avec ses murs, blancs de chaux à l'extérieur, à l'intérieur revêtus de faïences, sa citerne au coin de la petite cour dallée, et les arceaux de sa galerie où se dessine un peu, mais si peu, le caractéristique fer à cheval des architectures orientales.

Le maître de maison propose: Nous irons un matin jusqu'à notre campagne du côté de l'Oued Laya, sur la route de Kairouan. C'était charmant avant l'insurrection. Il y avait un moulin d'huile, des centaines de pieds d'olivier, des champs que l'on faisait cultiver par des Arabes des villages qui venaient s'installer là, pour la durée du travail avec leurs tentes. Et le verger... O le verger! Des pêchers, des poiriers, du raisin, des grenadiers, des roses — ici un verger ne va pas sans roses — et puis des herbages (légumes). Mais l'insurrection a brûlé, coupé, saccagé, tout brûlé.

A travers les descriptions et les regrets, je devine un idéal de cabanon, un rêve marseillais, réalisé en terre d'exil par l'aïeul... Il y a deux ans, les dissidents, par groupe de huit ou dix, venaient galoper jusque sous les remparts où se promenait, pour toute défense, une centaine de soldats

* *Vingt Jours en Tunisie*, Paris 1884



tunisiens. Un jour, dans la haute ville, un Marocain fanatique avait poignardé un Maltais en criant à la guerre sainte. Ce jour-là, on redouta un massacre, on poussa les grands verrous de la porte donnant sur la rue et les enfants ne sortirent point. C'est le grand souvenir.

A part cela, il avait toujours vécu une vie monotone, comme celle des vieilles provinces, dans leur cercle de famille patriarcalement resserré. Le père qui a pour coiffure, lorsqu'il

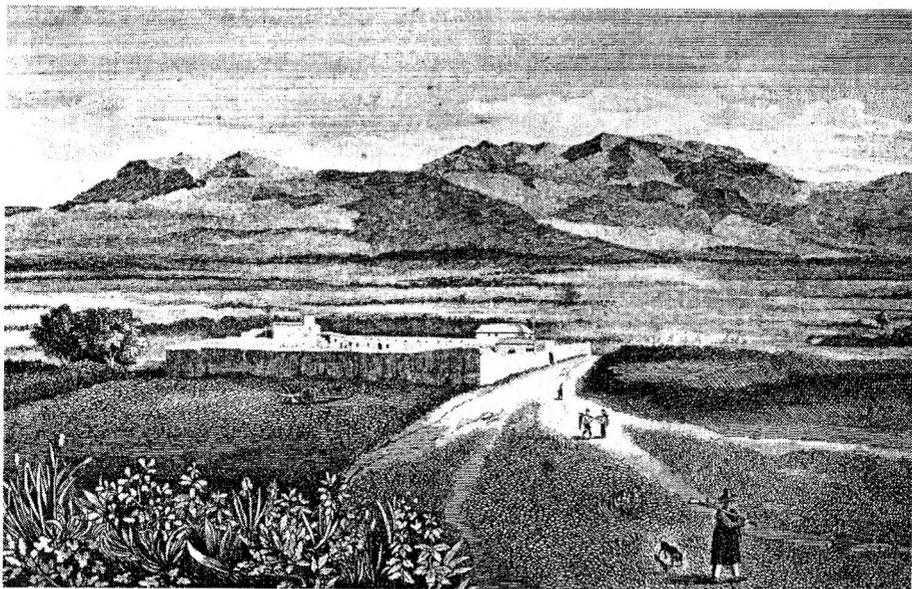
Roubaud



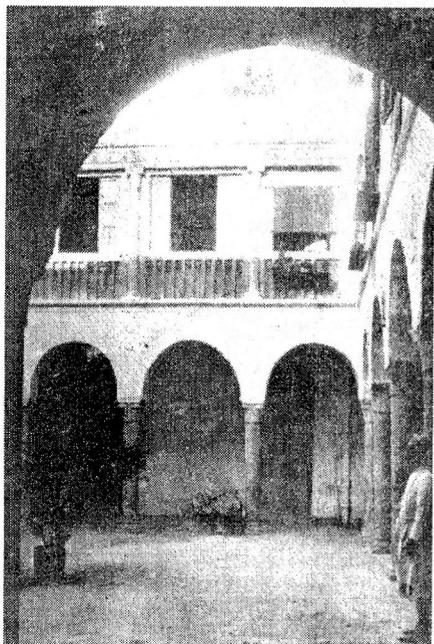
Roubaud

Cham

Des images-caricatures qui donnent une idée, assez spéciale et bien loin de la réalité, de la vie pénible des colons, mais très caractéristique de cette époque



Une ferme fortifiée pour se garantir des fréquentes incursions



Fondouk à Tunis

sort, la *checcbia* rouge et garde chez lui la petite calotte blanche, tricotée à jours, qu'on porte sous la *checcbia*, me parle des choses, antérieures à l'arrivée des Français, comme d'un temps vague et lointain. Vous diriez des gens subitement réveillés et un peu endormis encore. Il y a dans l'air un parfum qui m'est inconnu, et ce parfum d'un pays nouveau me pénètre délicieusement, comme l'âme même des choses...

Décidément il me faudra faire mon deuil de l'Orient héroïque. La Tunisie, dans ces conversations, en bannissant tout charlatanisme, et ce romanesque préalable que le plus sincère voyageur apporte toujours, bouclé dans un coin de sa valise, la Tunisie se révèle d'abord sous son aspect bonhomme, agricole et provincial... sérieusement et immémorialement cultivé. ■

Brève

Comme vous l'avez vu,
il y a voyage et voyage...



Dante et Virgile
dans leur voyage
en enfer -
gravure sur bois
du XV^e siècle

Le voyage aux Enfers de Dante et Virgile est aussi une forme de voyage, imaginé au XV^e siècle et propre à impressionner les esprits. Nous aurions pu aussi évoquer Jules Verne et son Voyage au Centre de la Terre ou, pourquoi pas, un voyage plus paisible comme celui de Xavier de Maistre avec son *Voyage autour de ma chambre*. L'important, c'est d'avoir envie de partir et de ne pas s'en tenir à l'adage : *partir, c'est mourir un peu*. J.L.H.
